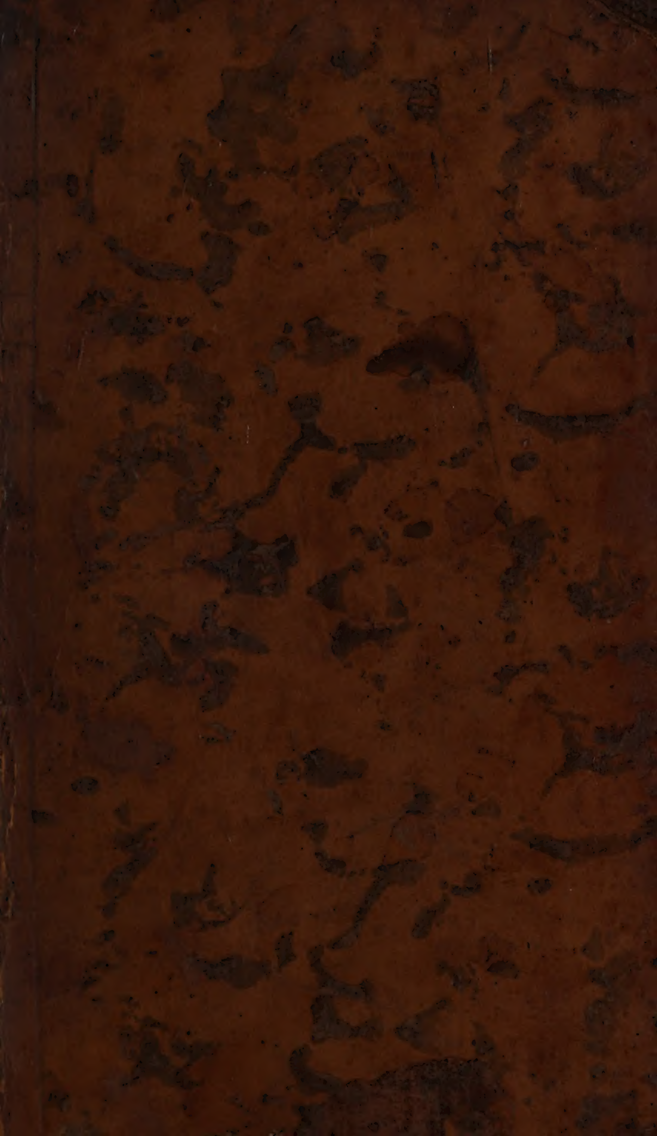






To the most excellent
Churchill Duke of
Malbourough

I sing, Mæcenas, and i sing
to thee

Happy man, who far from uproar
of towns stands in castles of his
little dominion!

High on the deck shou'd the great leader
stand,
Wrath in his look, and lightning in
his hand

Britannia Scotia Irelandia



S. M. Impériale e Reale l'
Imperatore Re di Ungheria
e di Boemia Arciduca d'Austria etc.
S. M. Cristianissimo il Ré di
Francia, e di Navarra
S. M. Cattolica Il Re delle Spagne
e dell' Indie
S. M. Fedelissima il Re di Porto
gallo
S. M. Il Re delle due Sicilie
S. M. Il Re di Sardegna
La Serenissima Repubblica di Venezia
S. M. Britannica il Re d'Inghilterra
Scozia, Irlanda, difensor della fede
S. M. Il Re di Prussia
S. M. Il Re di Danimarca, di Norveg
ia, de' Vandali, e de' Goti
S. M. Il Re di Svezia
S. Altezza Impériale Soleimano
secondo Gran Signore del Levante

DE L'HOMME

ET

DE LA FEMME

Considérés physiquement

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE

Par M. DE LIGNAC.

Nouvelle Edition.

Revue et augmentée par l'Auteur,

Avec de nouvelles Figures,

Tome III.



A LILLE

Chez C. F. J. LEHOUCQ Libraire

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation et Privilege du Roi.

Marché à Lille


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Virginité.



'Il est impossible de connoître dans la mer le chemin d'un Vaisseau ; dans l'air celui d'un Aigle ; sur un rocher celui d'un Serpent ; il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un Homme quand il presse amoureusement une Fille.

Le sage qui a prononcé cet oracle, & auquel on pouvoit s'en rapporter, Salo-

mon, connoiſſoit la difficulté, l'impoſſibilité même qu'il y avoit d'être certain de l'*intégrité* d'une femme; & c'eſt néanmoins à cet état que la plupart des hommes s'attachent pour nourir leur amour-propre. Les hommes, dit M. de Buffon, jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir poſſéder excluſivement & les premiers; c'eſt une eſpèce de folie qui a fait un être réel de la virginité des filles. La virginité, qui eſt un être moral, une vertu qui ne conſiſte que dans la pureté du cœur, eſt devenue un objet phyſique dont tous les hommes ſe ſont occupés : ils ont établi ſur cela des opinions, des uſages, des cérémonies, des ſuperſtitions, & même des jugemens & des peines : les abus les plus illicites, les coutumes les plus deshonnêtes ont été autoriſés; on a ſoumis à l'examen des matrônes ignorantes, & expoſé aux yeux des Médecins prévenus, les parties les plus ſecrettes de la Nature, ſans ſonger qu'une pareille indécence eſt un attentat contre la virginité, & que c'eſt la violer que de chercher à la connoître; que toute ſituation honteuſe, tout état indécent dont une fille eſt obli-

gée de rougir intérieurement, eſt une vraie défloration.

J'AI fait voir dans le Chapitre II du volume précédent, combien quelques nations attachèrent d'importance à la virginité, tandis que d'autres ne paroiſſoient en faire aucun cas. Les premiers prennent des précautions extraordinaires, & emploient des moyens honteux pour s'en aſſurer : on ſait que les Ethiopiens, & pluſieurs autres peuples de l'Afrique, les habitans du Pégu & de l'Arabie pétrée, ont la barbarie, dès que leurs filles ſont nées, de rapprocher par une ſorte de coutume, les parties que la Nature a ſéparée, en ne laiſſant libre que l'eſpace qui eſt néceſſaire pour les écoulemens naturels : ces chairs adhèrent peu à peu à meſure que l'enfant prend ſon accroiſſement, de ſorte que l'on eſt obligé de les ſéparer par une inciſion, lorſque le temps du mariage eſt arrivé. Il y a certains peuples qui paſſent ſeulement un anneau ; les femmes ſont ſoumiſes comme les filles à cet uſage outrageant pour la vertu ; la ſeule différence eſt que celui des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une eſpèce de ſerrure dont le

mari seul a la clef...... Mais pourquoi ? s'écrie M. de Buffon, pourquoi citer des nations barbares, lorsque nous avons de pareils exemples auprès de nous ? La délicatesse dont quelques-uns de nos voisins se piquent sur la chasteté de leurs femmes, est-elle autre chose qu'une jalousie brutale & criminelle ?

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs à l'égard des peuples qui méprisent la virginité, & qui regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter. C'est affliger l'amour que de retracer l'image des superstitions horribles qui portent les habitans de *Goa*, à sacrifier les prémices de leurs vierges à une idole de fer : c'est affliger la décence, que de trop détailler certaines coutumes qui autorisent un étranger, un prêtre, à ouvrir la carrière des plaisirs à l'époux qu'une jeune fille s'est choisi. Tous les peuples qui ont trop exalté la virginité, ou qui l'ont trop méprisé, ont donné dans des absurdités révoltantes & quelquefois horribles. La fameuse statue, nommée chez les Romains *Bucca veritatis*, décidoit de la sagesse ou de l'infamie des filles : elles mettoient le doigt dans

la bouche, & si une fille avoit perdu son innocence, on assure qu'elle avoit le doigt emporté par la statue. Les vestales qui manquoient au vœu de virginité, étoient enterrées vivantes. Une fille condamnée à mort, chez ces mêmes Romains, étoit déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité (*a*). O barbarie affreuse ! Ecartons l'idée de ces spectacles inhumains qui révoltent la Nature.

La virginité est considérée différemment par les Théologiens & les Médeciens : les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame, qui n'a rien de commun avec le corps, & que dans tel état que se trouve une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle ne consente à l'acte qui la lui enlève. Les Médecins la considérant du côté physique, regardent la virginité comme un être matériel, & pensent qu'elle est un assemblage, un lien des parties naturelles d'une fille qui n'a eu l'approche d'aucun homme.

[*a*] *Tableau de l'Amour conjugal*, prem. part. chap. IV, art. I.

Exposons les signes que l'on croit certains de l'intégrité *matérielle* ; à l'égard de la première, on a vu qu'il n'y avoit aucun signe qui pût annoncer sa présence, puisque les pensées, les regards, les paroles, suffisent pour la faire disparoître.

PLUSIEURS Anatomistes célèbres (a) prétendent que le signe le plus certain de la virginité, est la présence de la membrane que l'on a nommée *hymen*, lorsqu'elle paroît fermer le conduit de la pudeur. C'est, dit-on, un cercle, & selon quelques Médecins, un demi cercle membraneux, qui s'observe dans la partie inférieure de l'orifice du vagin des filles vierges : on dit encore que cette membrane est charnue, qu'elle est fort mince dans les enfans, plus épaisse dans les filles nubiles, & qu'on ne la trouve plus dans celles qui ont souffert l'approche d'un homme.

L'HYMEN, selon M. Winslow, est un repli membraneux plus ou moins

---

(a) Fallope, Vesale, Riolan, Bartholin, Heister, Ruisch, Bauhin, Casserius, Spigelius, &c.

circulaire, plus ou moins large, plus ou moins égal, quelquefois sémi-lunaire, qui laisse une ouverture très-petite dans les unes, & plus grande dans les autres (*a*).

M. de Saint-Hilaire, dans son *Anatomie du corps humain*, en admettant l'existence de cette membrane, dit affirmativement qu'elle sert de marque & de preuve de la virginité [*b*]. Heister a fait voir dans une démonstration publique *l'hymen* d'une fille de 13 à 14 ans : cette membrane varie, dit cet anatomiste ; j'ai toujours trouvé l'*hymen* dans les enfans ; mais à mesure qu'ils grandissent, il se détruit peu à peu (*c*).

Ce qu'ont avancé ces anatomistes paroîtroit démontrer l'existence incontestable de cette membrane, si d'autres anatomistes non moins célèbres n'avoient observé le contraire (*d*).

(*a*) Voyez l'*Anatomie de* M. Winslow.

(*b*) Liv. III, chap. XXI, Edit. de 1684.

(*c*) Voyez l'*Anatomie* d'Heister.

(*d*) Ambroise Paré, du Laurent, Graaf, Dionis, Mauriceau, Colombus, Cappivaccius, Augenius, Hygmor, &c.

Ils ſoutiennent que la membrane de l'hymen n'eſt qu'une chimère, & que cette partie n'eſt point naturelle aux filles.

» Quelque diligence que j'aie » faite pour chercher cette membrane, » je ne l'ai point encore vue, quoi- » que j'ai ouvert des filles de tout » âge, aſſure Dionis : on peut, con- » tinue-t-il, avoir trouvé le col de » la matrice fermé d'une membrane à » quelques-unes, mais ce ſont des faits » particuliers & extraordinaires, d'où » il ne faut pas conclure que cela doive » être ainſi à toutes les filles (*a*).

» Pour moi, dit André du Lau- » rent, j'eſtime que cette membrane » tranſverſale, ſi elle ſe trouve, eſt » toujours outre l'inſtitution & deſſein » de Nature, car j'ai vu pluſieurs pu- » celles & enfans abortifs qui n'avoient » point cette membrane [*b*]. »

» On ne trouve point, dit Paré, » cette tunique, que quelques-uns » veulent qu'on appelle hymen, ou

---

[*a*] *Anatomie*, quatrième Démonſtration.

[*b*] *Les Œuvres de* du Laurent, liv. III, chap. XII.

» *pannicule virginal*, lequel au pre-
» mier coït, les femmes disent qu'il se
» rompt & déchire..... Nous conclurons, ajoute notre auteur, après avoir réfuté Collombus, Fallope, &c. que
» la fille pucelle & en âge suffisant,
» étant mariée avec un homme qui
» aura ses parties honteuses proportion-
» nées en quantité aux femmes, n'aura
» pas de membrane à rompre, n'aura
» pas tel flux de sang, &c. » (*a*) Paré ne nie pas l'existence d'une membrane à l'entrée du vagin dans quelques sujets, mais il la regarde comme contre nature, & rapporte même une observation qui démontre quelles incommodités peuvent résulter de la présence de cette membrane (*b*).

BARTHOLIN, voulant réfuter ceux qui nient la présence de l'hymen, & entr'autres Paré, les accuse de négligence dans la dissection, & d'incapa-

(*a*) Liv. III, chap. XXXIV.

(*b*) Voyez liv. XXIV, chap. L. D'après cette observation l'auteur ajoute...... *Je conseillerai toujours aux pères & mères qui auront la cognoissance que leurs filles aient ladite* hymen, *qu'ils la fassent couper...... pource que quelques-unes...... sont mortes par faute que le sang menstruel n'avoit issue.*

cité [*a*] : mais cette imputation eſt injuſte. Paré aſſure avoir cherché, de bonne-foi, l'hymen ſur nombre de cadavres de filles âgées de trois, quatre, cinq & juſqu'à douze ans, & toujours inutilement...... » fors une fois, dit-il, » à une fille âgée de dix-ſept ans, » qui étoit accordée en mariage : & » ſa mère ſachant que ſa fille avoit » quelque choſe qui pouvoit l'em- » pêcher d'être appellée mère, me » pria de la voir....... » elle avoit effectivement une membrane de l'épaiſſeur d'un parchemin dont Paré fit la ſection (*b*).

Cette contrariété d'opinions ſur un fait qui dépend d'une ſimple inſpection, favoriſe le ſentiment de M. de Buffon, qui dit que les hommes ont voulu trouver dans la Nature ce qui n'étoit que dans leur imagination. D'ailleurs en admettant le témoignage de ceux qui aſſurent l'exiſtence de l'hymen, il en réſultera que cette membrane, exiſtan-

---

[*a*) *Anat. Barthol.* Liv. I, de infimo ventre.
[*b*] Liv. XXIV, chap. XLIX.

te ou anéantie, sera même un signe très-équivoque, très-incertain, de virginité ou de défloration. M. Winslow que j'ai cité plus haut, en disant que l'hymen se trouve *ordinairement* rompu après le mariage consommé, convient aussi que cette membrane peut encore souffrir quelque dérangement par des règles abondantes, par des accidens particuliers, par *imprudence* ou par *légéreté*. Il y a donc des cas, où une fille vierge, dans le sens même que l'entendent les théologiens; seroit déshonorée si l'on cherchoit les preuves de son intégrité dans l'état de la membrane dont il est question. Ce que dit Heister est encore plus concluant, puisqu'il avoue, qu'à mesure que les filles grandissent, l'hymen se détruit peu à peu.

M. Jamès remarque aussi que l'hymen, sur lequel les Juifs fondent les preuves de la virginité, est souvent effacé dans les filles d'un mois, & très-souvent dans celles qui sont d'un âge plus avancé. J'ai cru devoir avertir le lecteur de cette circonstance, dit le médecin Anglois, parce que j'ai vu plusieurs maris qui ont fait divorce

avec leurs femmes, pour n'avoir point trouvé en elles cette foible preuve de leur sagesse, qui peut être à la vérité de quelque poids en Judée & dans les climats chauds, mais qui ne doit point faire naître le moindre soupçon d'incontinence dans les filles de nos contrées [a].

DIONIS, obligé de parler des véritables signes du *pucelage*, s'exprime ainsi : je ne prétends pas nier qu'il n'y ait quelque marque de la virginité ; que la première copulation ne donne souvent de la peine à l'un & à l'autre sexe ; qu'il ne s'y puisse répandre quelques gouttes de sang, & que les filles vierges ne ressentent un peu de douleur dans la première copulation : mais je ne crois pas que cela arrive comme on le prétend, par la rupture & le déchirement d'une membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire que c'est par l'effort que la verge fait pour entrer, en forçant les caroncules mirtiformes, & en rompant & divisant les petites membranes qui les tiennent jointes ensemble ; ce

(a) Dictionnaire de Médecine, &c. art. HYMEN.

qui rend cette ouverture fort étroite : voilà en quoi consiste la véritable marque du pucelage. Il n'arrive pourtant pas toujours, continue notre anatomiste, que toutes les filles donnent ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant chez qui la Nature a épargné cette petite douleur, en disposant ces caroncules de manière que la verge peut entrer sans faire effort, quoiqu'elles aient toujours été fort sages ; & ainsi, on ne doit pas être si prompt à décider sur l'honneur des filles, puisque d'ailleurs, ni l'étrécissement du vagin, ni le linge taché de sang ne sont pas des marques assurées de la défloration (*a*).

Si l'on veut enfin avoir une connoissance complette des contrariétés qui règnent parmi les auteurs sur la membrane dont nous parlons, il faut consulter Bartholin (*b*), Graaf (*c*),

(*a*) *Anatomie de* Dionis, quatrième Démonstration.

(*b*) *Anat. Barthol.* Liv. I, Cap. XXXI, de Hymene.

(*c*) *De Partibus genitalibus mulierum.* Cap. V. Voyez sur-tout le *Traité du pucelage*, du même auteur.

Paré (a), &c. On verra dans Bartholin, les contrariétés de ceux qui admettent ſon ſentiment, & quelles armes il emploie pour combattre ſes adverſaires.

GRAAF paroît admettre une membrane dans les jeunes filles, mais il prétend qu'elle s'évanouit à meſure qu'elles avancent en âge. On ne reprochera pas à cet anatomiſte d'avoir mal obſervé ; il apportoit toute l'application dont il étoit capable dans ſes diſſections, & on peut en juger par l'exactitude avec laquelle il les décrit. Les figures 1 & 2 de la Pl. III, que nous avons tirées des Œuvres de cet auteur, en ſont une preuve. La première offre les parties naturelles d'un enfant nouvellement né : on peut y voir par le deſſein que Graaf en donne, ce qu'il faut penſer de l'hymen à cet âge, & c'eſt celui où cette membrane eſt ſelon lui plus apparente. L'orifice du vagin y eſt marqué, (1, fig. I.) avec les rugoſités de la membra-

(a) Liv. XXIV, Chap. XLIX & L. Liv. XXVIII, Chap. II. On peut auſſi conſulter ſur les notions de la virginité, Henri Kornmann, *Virginitatis jure tractatus novus & jucundus*, &c.

ne, (2, 2, 2, *idem.*) auſſi-bien que le clitoris environné des nymphes. (5, *idem.*)

LA figure II offre les mêmes parties dans une fille de ſix ans ; on doit y remarquer que déjà l'hymen commence à perdre ſa forme. Enfin dans une autre figure que donne Graaf de ces mêmes parties dans une fille de vingt-quatre ans, la membrane n'eſt apparente en aucune façon.

AU reſte, ce ſeroit une ſingulière preuve de la virginité, que celle qui exiſtant dans un ſujet auroit permis néanmoins à la génération d'avoir lieu.

J'EN ai rapporté des exemples. N'a-t-on pas vu une femme qui, après un accouchement laborieux, ſe trouva inhabile au phyſique de l'amour, par le moyen d'une membrane, de l'hymen ſi l'on veut, qui s'oppoſoit à l'intermiſſion de la partie diſtinctive de l'homme ? N'a-t-on pas vu enſuite cette femme devenir enceinte malgré l'hymen, & ſouffrir une opération douloureuſe pour faciliter un paſſage à l'enfant (*a*) ! Severinus Pinœus, qui a

(*a*) Voyez les *Nouvelles de la République des Let-*

donné un *Traité des signes de la Pudicité*, (*de notis virginitatis*,) & qui admet l'existence de l'hymen, assure une chose particulière, & qui démontre combien il faut peu compter sur la certitude de ces signes. Cet auteur dit, que la membrane dont il est question, s'humecte, s'amollit, se dilate & s'élargit si facilement, lorsqu'une fille est dans le flux périodique, *qu'elle peut admettre un homme aussi facilement qu'une femme qui auroit produit enfant sur terre, quoiqu'elle soit pucelle* intémérée *en sa pudicité.* Cet auteur ajoute, que le flux ayant cessé, la force contractive des parties les remet en tel état, que celui qui aura eu sa compagnie ne pourra récidiver, sans la rupture, l'infraction de l'hymen, sans une effusion de sang, en un mot, sans faire une défloration complette.

PINŒUS rapporte deux observations pour prouver son sentiment, & je ne crois pas que personne les adopte comme très-constantées ; je n'expose ce sentiment,

tres, Novembre 1764. Le *Journal Encyclopédique*, Décembre 1764.

ſentiment, que pour faire connoître les contrariétés ſingulières dans leſquelles tombent ceux qui admettent une membrane imaginaire, que cependant l'on a nommé *hymen*, *hyménée*, *ceinture*, *zône*, *cloître de la virginité*, *& dame du milieu* [a].

Un ſigne que les hommes regardent encore comme le garant de la vertu d'une fille, eſt le ſang répandu dans les premières approches; ceux qui ont quelques connoiſſances anatomiques des parties de la génération, ſavent que rien n'eſt plus équivoque que ce ſigne, qui d'ailleurs peut être ſupplée par l'artifice d'une femme entendue.

Sans entrer dans un certain détail au ſujet des peuples, chez qui la

---

(a) Les deux obſervations de Pinœus, ſont aſſez plaiſantes; elles concernent deux hommes *judicieux*, qui ayant épouſé deux filles de *pudicité notable*, dans la circonſtance où l'*hymen* permet à une fille le plaiſir ſans défloration, furent ſur le point de quitter leurs femmes: mais les choſes ayant changées, ils eurent *grand travail* à rentrer dans une carrière où ils avoient trouvé une ſi grande facilité, & reconnurent l'injuſtice de leurs ſoupçons. Duval raconte ces *hiſtoires* dans ſon *Traité des Hermaphrodites*, Chap. XII. *De l'hymen & autres parties adjacentes.*

chemiſe enſanglantée eſt une preuve irréprochable de l'intégrité des nouvelles mariées, nous obſerverons que cette coutume bizarre, eſt dans certains pays plus ou moins rigoureuſe, peut-être en raiſon de ce que les peuples y ſont plus ou moins éclairés. Elle eſt reçue dans les différentes provinces que M. l'Abbé Chappes a parcourues dans ſon grand voyage en Sibérie, mais avec différentes modifications qui appuient mon ſentiment. En Sibérie & ſur la route de St. Petersbourg à Tobolsk, cette preuve de la virginité eſt exigée avec rigueur. Les hommes prétendent s'aſſurer de cet état par des experts qui y apportent l'examen le plus ſévère, & qui ſeroit indécent par-tout ailleurs. Voici une expoſition ſuccincte de ce qui ſe paſſe à cet égard.

Les jeunes mariés reſtent ſeuls avec une matrône dans la chambre nuptiale; ſi la jeune fille eſt décidée vierge, la matrône qui préſide à la cérémonie reçoit un préſent; au lieu qu'on la force de boire dans un verre percé au milieu de l'aſſemblée, lorſqu'elle n'eſt point vierge; ce qui eſt une eſpèce d'affront.

Après la consommation du mariage, on fait rentrer les femmes qui déshabillent la jeune mariée toute nue, pour juger de sa virginité. Parmi les différentes preuves, elles regardent comme la plus certaine, celle où le linge a été ensanglanté; dans ce cas, on place la chemise dans une cassette: on ramène ensuite les deux époux à l'assemblée. La cassette qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme passe la première; & si-tôt que cette cassette paroît, la musique annonce le triomphe des époux. On montre pendant ce concert à tous les convives, les marques de la virginité de la mariée, & pendant plusieurs jours on transporte la cassette chez tous les voisins (*a*).

La noce est troublée par un vacarme étonnant, lorsque la preuve que l'on exige ne se rencontre pas. L'Abbé Chappes, qui fut témoin d'une scène de ce genre, en décrit les événemens avec autant d'intérêt que de grace. Cet Académicien ajoute qu'à

(*a*) *Voyage en Sibérie*, &c. tom. I, première partie, pag. 164, & suivantes.

Moſcou & à Saint Pétesbourg, on n'eſt plus auſſi rigide ſur la virginité. Parmi les grands, on ſe contente communément d'enlever la chemiſe de la mariée pendant qu'elle eſt couchée avec ſon mari, & cette chemiſe offre toujours des preuves authentiques de ſa virginité.

EXAMINONS ſur quoi eſt fondée l'aſſertion, qu'une fille vierge répand toujours du ſang lorſque ſon mari l'approche.

Ce ſang que l'on ſouhaite avec tant d'ardeur dans la première jouiſſance, vient ou de la rupture de l'*hymen*, ou de l'entrée du vagin trop reſſerrée & diſproportionnée au corps qui s'efforce d'y pénétrer. A l'égard de l'*hymen* nous n'en parlerons plus; il faut ſeulement démontrer qu'une fille peut avoir conſervé ſa pudeur dans toute la force du terme, & être aſſez malheureuſe pour n'en pouvoir donner, par l'effuſion du ſang, les preuves qu'exige un homme conduit par le préjugé; & qu'au contraire, une fille qui aura eu les careſſes d'un homme, peut encore par certaines circonſtances réunies, ſatisfaire l'amour-propre d'un mari, ſur l'exiſtence de la virginité.

CETTE matière a été traitée avec toute l'exactitude que l'on connoît à M. de Buffon, dans son *Histoire Naturelle* (a).

IL est évident, selon cet auteur, que l'effusion du sang, que l'on regarde comme une preuve réelle de la virginité, ne se rencontre pas dans toutes les circonstances, où l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement. Ainsi toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du sang; d'autres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre; les unes en donnent abondamment & plusieurs fois; d'autres très-peu & une seule fois; d'autres point du tout: cela dépend de l'âge, de la santé, de la conformation, & d'un grand nombre d'autres circonstances.

IL arrive dans les parties de l'un & de l'autre sexe, un changement considérable dans le temps de la puberté; celles de l'homme prennent un prompt accroissement: celles de la femme croissent aussi dans le même-temps; les nymphes sur-tout, qui étoient aupara-

(a) Tom. IV, *de la Puberté*.

vant presqu'insensibles, deviennent plus grosses, plus apparentes; l'écoulement périodique arrive en même-temps, & toutes ces parties se trouvent dans un état d'accroissement, & gonflées par l'abondance du sang, elles se tuméfient, elles se serrent mutuellement, & elles s'attachent les unes aux autres, & dans tous les points où elles se touchent. L'orifice du vagin se trouve ainsi plus resserré qu'il ne l'étoit, quoique le vagin ait pris aussi de l'accroissement dans le même temps; la forme de ce retrécissement, doit, comme l'on voit, être fort différente dans les différens sujets, & dans les différens degrés de l'accroissement de ces parties.

M. de Buffon fait à ce sujet une remarque qui avoit échappé jusqu'à présent aux Anatomistes; c'est que quelque forme que prenne ce retrécissement, il n'arrive que dans le temps de la puberté. Les petites filles que j'ai eu occasion de voir disséquer, dit-il, n'avoient rien de semblable; & ayant recueilli les faits sur ce sujet, je puis avancer que quand, avant la puberté, elles ont commerce avec les hommes, il n'y a

aucune effusion de ſang, pourvu, ajoute cet auteur, qu'il n'y ait pas une diſproportion trop grande, ou des efforts trop bruſques.

Au contraire, lorſque les filles ſont en pleine puberté, & dans le temps de l'accroiſſement de ces parties, il y a très-ſouvent effuſion de ſang pour peu qu'on y touche, ſur-tout ſi elles ont de l'embonpoint, & ſi les règles vont bien; car celles qui ſont maigres, ou qui ont des fleurs blanches, n'ont pas cette apparence de virginité; & ce qui prouve évidemment que ce n'eſt qu'une apparence trompeuſe, c'eſt qu'elle ſe répète même pluſieurs fois, & après des intervalles de temps aſſez conſidérables; une interruption de quelque temps fait renaître cette prétendue virginité, & il eſt certain qu'une jeune perſonne qui dans les premières approches aura répandu beaucoup de ſang, en répandra encore après une abſcence, quand même le premier commerce auroit duré pluſieurs mois, & qu'il auroit été auſſi intime & auſſi fréquent qu'on le peut ſuppoſer.

Tant que le corps prend de l'accroiſſement, l'effuſion du ſang peut ſe

répéter, pourvu qu'il y ait une interruption de commerce aſſez longue pour donner le temps aux parties de ſe réunir, & de reprendre leur premier état. Il eſt arrivé plus d'une fois, ajoute M. de Buffon, que des filles qui avoient eu plus d'une foibleſſe, n'ont pas laiſſé de donner enſuite à leur mari, cette preuve de leur virginité, ſans autre artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégitime. Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu ſincères ſur cet article, il s'en eſt trouvé plus d'une qui ont avoué les faits que je viens de rapporter; il y en a dont la prétendue virginité s'eſt renouvellée juſqu'à quatre & même cinq fois, dans l'eſpace de deux ou trois ans.

Ces filles, dont la virginité ſe renouvelle, ne ſont pas en auſſi grand nombre que celles à qui la Nature a refuſé cette eſpèce de faveur. Pour peu qu'il y ait de dérangement dans la ſanté, que l'écoulement périodique ſe montre mal & difficilement, que les parties ſoient trop humides, il ne ſe fait aucun retréciſſement, aucun froncement; ces parties prennent de l'accroiſſement; mais

mais étant continuellement humectées, elles n'acquièrent pas assez de fermeté pour se réunir ; il ne se forme ni caroncules, ni anneau, ni plis ; l'on ne trouve que peu d'obstacles aux premières approches, & elles se font sans aucune effusion de sang (*a*).

Ne peut-on pas dire aussi que cette preuve infidelle de la virginité dépend très-souvent de la disproportion des organes ? de la manière dont on les emploie ? Un homme a quelquefois tort de soupçonner l'intégrité de la femme qu'il approche pour la première fois ; qu'il se rende justice, peut-être trouvera-t-il en lui la raison de l'absence des signes qu'il exige. On a vu au contraire des hommes qui étoient favorisés au point de trouver la virginité partout, si l'effusion du sang l'annonçoit toujours. Il y a encore des circonstances qui peuvent en imposer sur l'état d'une fille ; quelques incommodités exigent l'introduction d'un *pessaire*, qui quelquefois est de métal, & alors on ne doit trouver aucun signe de virgi-

(*a*) Voyez l'*Histoire Naturelle*, tom. IV.

nité, quoique la fille n'ait rien à se reprocher. D'ailleurs, doit-on confondre la défloration avec des accidens particuliers, fruit d'une imagination enflammée, & d'un tempérament érotique qui égare une jeune fille qui interroge le plaisir.

» RIEN n'est donc plus chimérique, dit M. de Buffon, que les » préjugés des hommes à cet égard, » & rien de plus incertain que ces » prétendus signes de virginité du » corps. Une jeune personne aura commerce avec un homme avant l'âge » de puberté, & pour la première fois, » & cependant elle ne donnera aucune » marque de cette virginité : ensuite » la même personne, après quelque » temps d'interruption, lorsqu'elle sera » arrivée à la puberté, ne manquera » guères, si elle se porte bien, d'avoir » tous ces signes, & de répandre du » sang dans de nouvelles approches; » elle ne deviendra pucelle qu'après » avoir perdu sa virginité; elle pourra » même le devenir plusieurs fois de suite, & aux mêmes conditions. Une » autre au contraire qui sera vierge en » effet, ne sera pas pucelle, ou du

» moins n'en aura pas la moindre ap-
» parence. Les hommes devroient donc
» bien se tranquillifer sur tout cela, au
» lieu de se livrer comme ils le font
» souvent à des soupçons injustes ou à
» de fausses joies, selon qu'ils s'ima-
« ginent avoir rencontré » (*a*).

Il résulte un inconvénient beaucoup plus grand, de la certitude que l'on croit avoir de la virginité ou de la défloration; c'est lorsque les Tribunaux exigent la visite d'une fille, & qu'elle est faite ou par des matrônes ignorantes, ou par des chirurgiens aussi peu savans. J'ai vu de ces derniers regarder comme un signe irrécusable de la virginité perdue, la couleur du mamelon: d'autres ont confiance aux infusions de quelques plantes, dont ils font boire abondamment à celle dont ils doivent constater l'état; celui-ci prend la mesure du col; celui-là examine les cartilages du nés; un autre croit découvrir la vérité par le son de la voix, la couleur de la peau, l'état

(*a*) *Idem, ibidem.*

des yeux. Réfléchit-on, lorſque l'on porte des jugemens auſſi hazardés, qu'il s'agit quelquefois de la vie, ou du moins de l'honneur d'une perſonne !

On trouve dans Venette (*a*), un rapport de matrônes concernant la défloration, & rien ne prouve davantage l'ignorance dans laquelle on laiſſoit alors des femmes, dont les bévues doivent être de la dernière importance. J'ai ſous les yeux un tableau dans lequel on a décrit les parties qui annoncent la virginité ou la défloration, ſelon qu'elles ſe trouvent dans tel ou tel état : on peut voir dans Venette le rapport dont j'ai parlé, & qui concerne ſeulement les parties de la génération ; j'expoſerai ici les inductions que l'on tiroit autrefois des parties qui n'ont pas une liaiſon bien ſenſible avec celles où s'eſt fait le délit. On verra par cet expoſé, combien la ſaine philoſophie a corrigé les abus qu'il y avoit autrefois dans les jugemens contre la virginité (*b*).

(*a*) Voyez la première Partie, chap. IV, art. III.

(*b*) Venette n'a aucune confiance au rapport des trois matrônes qu'il cite dans ſon Ouvrage, &

Tableau des signes qui indiquent le Pucelage & la Défloration.

Indices de Pucelage.	Noms des parties d'où sont tirés les indices.	*Indices de Défloration.*
Beaux & droits..	*Les yeux*.......	Tristes & baissés.
Beau & blanc...	*Le blanc*......	Terni
Blanc & poli...	*Le visage*......	Marqueté.
Charnu.......	*Le nez*.........	Maigre & attenué.
Claire&plaisante	*La voix*......	Fort âpre.
Bon..........	*L'appétit*......	Mauvais.
Grêle & menu...	*Le col*.......	Plus gros.
Médiocre......	*Le tetin*.......	Plus gros.
Blanc........	*Le mamelon*....	Rouge tanné.
Claire........	*L'urine*.......	Trouble.
Etroit.........	*Elle coule*......	Large.
Poli..........	*Le poil du pénil*..	Relevé.

---

il a certainement raison. Il seroit facile de détruire les preuves que ces femmes donnent du viol fait à la personne qu'elles avoient visitées. Elles ont trouvé les parties dans un état qui n'est pas ordinaire aux filles vierges ; mais cela n'est pas assez pour assurer, après avoir tout *visité au doigt & à l'œil, feuillet par feuillet, qu'elles y ont trouvé trace de*...., Dans le tableau des signes dont j'ai parlé, l'auteur met au rang de ceux qui annoncent la défloration, l'*os pubis entr'autres ;* toutes les femmes que l'on visiteroit se trouveroient pucelles si on exigeoit un écartement des os pubis, pour constater la perte de la virginité : on sait que cet écartement est très-rare, & qu'on ne peut l'observer que dans quelques accouchemens qui suivent un long & pénible travail. Je ne rapporterai pas les

Il seroit inutile de s'arrêter à prouver l'absurdité qu'il y auroit à donner sa confiance à ces signes : ils ne doivent être d'aucun poids après ce que l'on a vu plus haut sur l'impossibilité physique de reconnoître toujours l'intégrité ou la défloration d'une fille, même par l'inspection des parties de la génération (*a*).

On a néanmoins un préjugé que quelques hommes instruits ont accrédité, sur la sympathie qui se trouve entre les organes de la génération & ceux de la voix. Je ne nie pas la correspondance qui existe entre ces organes ; (on en a d'ailleurs des preuves convaincantes) mais ce que l'on assure touchant la virginité, dont on peut

---

signes de défloration cités des parties mêmes qui ont souffertes, parce qu'on les trouve dans Venette & ailleurs, & aussi parce que les dénominations de ces parties sont très-différentes de celles que les anatomistes leur donnent : il faudroit à chaque instant expliquer ce que les matrônes entendent pas l'*os bertrand*, les *landies*, le *lippion*, les *hallerons*, &c.

[*a*] On peut consulter à ce sujet le traité de la Virginité de Kornmann, dont j'ai déjà parlé. (*De Virginitate tractatus novus.*) Toutes les questions que l'on peut faire sur l'intégrité d'une fille y sont proposées, avec les décisions des Médecins & des Jurisconsultes.

reconnoître l'état par la grosseur du col, me paroît fort hazardé. C'étoit une coutume des Romains, lorsqu'ils marioient une fille, que sa nourrice, ou quelqu'autre femme, vint en présence de tous les assistans, lui mesurer avec un fil, la grosseur de son col : le lendemain matin, après être entrée avec un certain nombre de parens dans la chambre de la mariée, elle examinoit si le fil étoit encore la mesure du col, & lorsqu'il se trouvoit trop court, elle s'écrioit transportée de joie : *ma fille est devenue femme* (*a*). Charles Musitan, Médecin Italien, assure avoir fait plus de mille fois l'expérience du fil, & qu'elle ne l'a jamais trompée (*b*). Je crois que cette épreuve peut quelquefois réussir, lorsqu'à l'imitation des Romains, on prend les mesures du col avant le mariage, & après l'acte qui en est la consommation ; mais on se tromperoit souvent, si cette épreuve (telle

(*a*) C'est de cet usage que parle Catulle dans ces deux vers,

Non illam nutrix, orienti luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo.

(*b*) Voyez les *Anecdotes de Médecine*, deuxième édition, Anecd. CLXI.

que le décrit Musitan) étoit faite sur toutes les femmes en général qui sont censées vivre dans la privation des plaisirs. Ne voit-on pas des filles auxquelles il survient un gonflement au col quelques jours avant l'écoulement des règles ? Celles qui ont peu de penchant vers l'amour, reçoivent ces caresses avec une tranquillité, une indolence, qui ne peut influer sur les parties du col; il est dans ces personnes toujours de la même grosseur, relativement aux autres parties du corps. D'ailleurs, cette augmentation de volume, n'est souvent que momentanée ; elle ne dure que très-peu après l'action ; il y a même beaucoup d'individus des deux sexes, qui, par les transports qui les agitent, éprouvent ce gonflement chaque fois qu'ils répètent l'acte vénérien : c'est même une raison pour le modérer, si l'on ne veut s'exposer aux éblouissemens, aux vertiges, & quelquefois à une attaque d'apoplexie. Il n'y a donc rien d'assuré sur l'état du col pour tirer des preuves de la virginité absente ou présente.

Quelques personnes prétendent avoir acquis, par l'expérience, des lu-

mières assez grandes, pour oser assurer la défloration ou la virginité d'une jeune fille, en considérant seulement son extérieur. J'avoue que les jugemens que portent si volontiers ces personnes, doivent être très-souvent mal prononcés, puisque d'après l'inspection même des parties, un Anatomiste auroit quelquefois tort de décider. Démocrite étoit, si l'on en croit l'histoire, un de ces hommes profonds, mais dont la rencontre n'étoit par gracieuse pour plusieurs femmes : ayant un jour salué une fille, il la salua le jour suivant comme femme, parce qu'il connoissoit à l'air de son visage qu'elle avoit consenti, depuis qu'il l'avoit vu, à perdre sa virginité.

Il y avoit à Prague un religieux qui, par l'odorat, connoissoit les personnes comme on les connoît par la vue, & qui, par ce moyen, distinguoit sans se tromper, une fille & une femme chaste, d'avec celles qui ne l'étoient pas (*a*). Je croirois plutôt à la finesse de l'odorat de ce religieux, qu'aux autres

---

(*a*) Voyez la *Collection Académique*, &c. tome IV, pag. 330, 532.

moyens de découvrir la vérité par des signes presque toujours équivoques : mais la Nature ne donne pas à beaucoup d'individus, excepté parmi les animaux, cette finesse d'odorat, qui fait découvrir par les émanations continuelles des corps, les changemens, les altérations, les petites évolutions qu'ils subissent (*a*). On trouve aussi dans les *Essais sur Paris*, un exemple assez singulier de la finesse de l'odorat d'un aveugle, qui par ce moyen s'apperçut qu'une de ses filles, car il en avoit deux, venoit de laisser prendre à son amant les libertés qui ne sont permises qu'entre mari & femme.

Je ne finirai point ce chapitre sans faire observer que les Romains, qui avoient, comme on l'a vu, l'idée la plus haute de la virginité, imaginèrent plusieurs Divinités qui présidoient à la défloration ; en sorte qu'il ne se faisoit

(*a*) Borrichius a vu chez un grand Seigneur, dix filles qui étoient dans la même maison avec un singe ; il y en eut une à laquelle cet animal, attiré par je ne sais quelle odeur, dit Borrichius, s'attacha constamment. On rechercha la cause de cette affection, & on reconnut que cette fille étoit celle des dix qui avoit le plus de tempérament. *Idem*, pag. 330.

pas de mariage où il n'y eut des Dieux & des Déesses, qui avoient chacun leur office particulier. *Dea Virginensis* étoit celle qui commençoit la cérémonie, & dénouoit la ceinture de la nouvelle mariée ; elle étoit suivie d'un Dieu, que l'on invoquoit dans le moment que l'amour marque pour entrer en lice, c'étoit *Deus Subigus.* Une troisième Divinité, *Dea Prema*, prenoit part au bonheur des époux, lorsqu'ils réunissoient leurs efforts pour se le procurer : la dernière Déesse qui présidoit à ces mystères se nommoit *Dea Pertunda* ; elle facilitoit aux amours la carrière de la volupté ; elle y jetoit quelques fleurs dans le moment critique où la douleur interrompt le plaisir.



CHAPITRE II.

De la Liqueur Séminale.

PLUSIEURS Philoſophes parmi les anciens, ont cru que non-ſeulement les germes des animaux étoient contenus dans la ſémence du mâle, mais encore que le ſang menſtruèl de la femme étoit abſolument néceſſaire pour la fécondation. La ſemence & la matière des règles étoient donc regardées autrefois comme les ſources de la génération, & par conſéquent de la multiplication de l'eſpèce; auſſi les anciens philoſophes avoient-ils plus d'avantages que les modernes pour expliquer la reproduction de l'homme. Il eſt, diſoient-ils, contenu tout entier dans la ſemence du mâle; la femelle le reçoit dans la matrice, & là, il ſe dévcloppe au moyen du ſang menſtruel. Ceux qui parloient ainſi, ne réfléchiſſoient pas ſur la difficulté qu'il y avoit de concilier les mauvaiſes qualités qu'ils ſuppoſoient au ſang des règles, avec la fonc-

tion qu'ils lui accordoient de développer & de nourrir le fœtus. Les nouvelles obſervations ont fait reconnoître le peu de rapport qu'il y a, entre l'enfant dans la matrice & l'écoulement périodique de la mère, du moins pour la formation du fœtus ; car nous verrons par la ſuite combien cet écoulement peut influer accidentellement ſur la génération. A l'égard de l'embrion contenu dans la ſemence, les modernes ſe ſont partagés : les uns prétendent que cette liqueur contient en effet l'homme en abrégé, & dont toutes les parties placées exactement, n'attendent qu'une circonſtance favorable pour ſe développer ; les autres aſſurent que les parties de l'animal ſe trouvent dans le fluide ſéminal, ſans adhérence, ſans ordre, & qu'elles ne ſe raſſemblent que dans la matrice ; ceux qui ſuivent le ſyſtême des œufs, n'accordent au fluide ſéminal, qu'une faculté pénétrante, active, capable de féconder l'œuf, en donnant la vie à l'embrion qui y eſt contenu.

Ces différens ſyſtêmes, que je n'expoſerai pas ici, ne doivent leur origine qu'à l'obſcurité qui règne ſur l'*eſſence*

absolue de la liqueur séminale. Ce fluide contient-il l'homme en entier ? N'y remarque-t-on que différentes parties de l'animal ? Des millions d'animalcules y vivent-ils avant que la liqueur soit injectée dans la matrice ? Ces questions, & tant d'autres agitées tous les jours, résolues par les Auteurs de différens systêmes, chacun à leur avantage particulier, jettent de plus en plus les nuages du doute sur un objet que de grands hommes ont regardé comme impénétrable.

Le père de la médecine, Hippocrate, a considéré la semence comme venant de toutes les parties du corps, mais sur-tout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps ; elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la foiblesse qui suit l'épuisement. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales ; quand celles-ci se trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur &

de plaisir ; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation, qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux (*a*).

GALIEN adopte le sentiment d'Hippocrate. Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres ; elle a ses veines & ses nerfs qui la portent de tout le corps aux testicules (*b*). Aristote l'appelle l'*excrément du dernier aliment*, qui a la faculté de produire des corps semblables à celui qui l'a produit. Pythagore dit que c'est *la fleur du sang le plus pur ;* Platon, un écoulement, une effusion *de la moëlle spinale* ; Epicure, *une parcelle de l'ame & du corps ;* Alcmæon la regardoit *comme une portion du cerveau* [*c*] ; & un médecin célèbre de nos jours a adopté ce systême, qu'il a amplifié de manière que la se-

---

(*a*) Hippoc. *De Genitura.*

[*b*] *L'Onanisme*, art. II, sect. VI.

(*c*) *Ibidem.* Voyez aussi du Laurent, livre VIII, chap. II. Plutarque, *des opinions des Philosophes*, liv. V, chap. III.

mence eſt, ſelon lui, l'aſſemblage d'une infinité de petits cerveaux [a].

Il eſt aiſé de s'appercevoir, malgré quelques différences dans les ſentimens que j'ai expoſés ſur la ſemence, que ce fluide a toujours été regardé comme très-précieux. On convient aujourd'hui qu'il eſt ſéparé du ſang, après que ce ſang a été préparé dans les vaiſſeaux très-déliés qui le préſentent aux glandes des teſticules, ainſi que nous l'avons dit ailleurs [b].

Les Phyſiciens qui ne conſidèrent la liqueur prolifique, que par ce qu'elle préſente à l'œil ſans les ſecours du microſcope, la regardent comme une humeur blanche compoſée de deux fluides; en ſorte qu'ils diſtinguent la ſemence en deux parties, l'une prolifique, l'autre non prolifique: la ſeconde ſert de véhicule à la première; elle eſt filtrée par les proſtates & les glandes de l'urètre,

(a) *Mémoires ſur divers ſujets de Médecine*, par M. le Camus. On verra au dernier chapitre de ce volume le précis du ſyſtême de cet auteur ſur la génération.

(b) Voyez le chap. IV, du volume précédent.

tètre, tandis que la première, la ſeule qui, à la rigueur, puiſſe être nommée *ſemence*, eſt l'humeur contenue dans les véſicules ſéminales. Cette dernière, tel ſyſtême que l'on admette ſur la génération, eſt abſolument néceſſaire pour la reproduction, & ſon véhicule ne ſert qu'à la rendre plus fluide, à lubréfier le canal de l'urètre, & à le défendre contre l'acrimonie des ſels contenus dans l'urine.

CETTE humeur des proſtates, eſt peut-être la ſeule liqueur que les femmes répandent dans l'union des ſexes, ou lorſqu'elles emploient des moyens illicites pour appaiſer un tempérament irrité. Mais, dira-t-on, l'épanchement de cette liqueur peut-il ſeul faire goûter le plaiſir ? Eh ! qui peut affirmer le contraire ? J'ai déjà expoſé ce que l'on pouvoit ſoupçonner ſur la cauſe des ſenſations voluptueuſes dans les femmes, & on peut y ajouter l'expreſſion, la ſortie de l'humeur des proſtates dans certains ſujets. A quelques gradations près, le plaiſir eſt *un* dans tous les hommes, au lieu que chez les femmes, c'eſt un *prothée*, qui varie peut-être dans chaque

individu [*a*]. Comment expliquer la cause du plaisir dans celles dont les organes *n'expriment* rien, quoique ces femmes avouent les extases de la volupté ? Ce n'est dans ce cas qu'une sensation excitée par la titillation du clitoris. Comment expliquer le plaisir de celles qui ne le savourent qu'en distillant à peine..... L'humeur des prostates doit être la cause de cette émotion voluptueuse ; c'est peut-être encore à elle, que les malheureux eunuques, privés des organes qui préparent la liqueur séminale, doivent cette légère sensation de plaisir qu'ils reçoivent, du moins à ce qu'assurent plusieurs personnes. Enfin, lorsque la débauche prévenant la Nature, les jeunes gens irritent les organes dont les fonctions ne sont point encore établies, ce n'est que l'humeur des prostates qui fournit à la brutalité de leurs passions ; & lorsque les hommes fatigués par des jouissances

(*a*) Je ne parle ici que des femmes qui connoissent le plaisir ; on a vu ailleurs, qu'il en étoit un grand nombre dans lequel le tempérament étoit rebelle à l'amour, & qui avec la meilleure volonté du monde, ne reçoivent aucune sensation, tandis qu'elles en procurent de si voluptueuses !

excessives, veulent encore sacrifier à la volupté dans l'âge où le plaisir fuit, s'ils en saisissent quelques teintes, ils ne les doivent qu'à cette humeur, en supposant qu'elle puisse agir & redonner le sentiment à des fibres souvent trop affoiblies pour ressentir la plus légère impression (*a*).

La partie de la semence vraiment prolifique, celle qui dans l'union des sexes est exprimée des vésicules séminales, vue au microscope, présente, comme je l'ai dit plus haut, des phénomènes qui varient selon le systême du philosophe qui considère cette liqueur. Nous devons présenter rapidement quelques-uns de ces phénomènes; sur-tout ceux accrédités par les noms imposans de ceux qui les ont observés. On verra que chaque découverte a fait bâtir une nouvelle hypothèse, & après

(*a*) Les hommes aiguillonnés dans le plaisir par une vanité mal entendue, devroient savoir qu'il y a des bornes pour le physique de l'amour, & que lorsque le tempérament le refuse, je ne dis pas aux desirs, mais aux efforts multipliés, ce n'est plus que l'humeur des prostates qui fournit dans la jouissance: & comment ces hommes qui forcent la Nature, ne s'en apperçoivent-ils pas, à la tiédeur, à l'indolence même du plaisir qu'ils poursuivent!

en avoir exposé quelques-unes, on sera peut-être forcé de les abandonner, en demandant, *qu'est-ce que la semence?*

HARTSOEKER s'avisa d'examiner au microscope la liqueur séminale, qui n'est pas d'ordinaire, dit M. de Maupertuis, l'objet des yeux attentifs & tranquilles (*a*). Mais quel spectacle merveilleux, lorsqu'il y découvrit des animaux vivans! Une goutte étoit un océan où nageoit une multitude innombrable de petits poissons dans mille directions différentes.... On ne peut guère s'empêcher de penser que ces animaux, découverts dans la liqueur du mâle, étoient ceux qui devoient un jour le reproduire; & la fécondité, en suivant cette découverte, est due toute entière aux hommes.

LEUWENHOEK, dans ses merveilleuses observations, a trouvé que ces animalcules sont si petits & en si grand nombre, que 3000, 000, 000, n'égalent pas un grain de sable; bien plus, ce célèbre physicien a vu le mâle & la femelle! Ces animaux ont une queue, & sont d'une figure assez semblable à

(*a*) *Vénus physique*, chap. IV.

celle de la grenouille, lorſqu'en naiſſant elle eſt encore ſous la forme de *têtard*. On les voit d'abord dans un grand mouvement, mais il ſe rallentit bientôt ; & la liqueur dans laquelle ils nagent ſe refroidiſſant, ou s'évaporant, ils périſſent. Dans ces petits êtres, vu par d'habiles phyſiciens dans la liqueur ſéminale, on a cru voir l'homme ſous une enveloppe qui lui donnoit la forme d'un ver : Hartſoekert a dit, que l'homme couvert d'un voile membraneux, étoit caché dans la tête du ver, & que la queue répondoit au nombril. Hoffman a cru pendant quelque temps, que non-ſeulement la liqueur prolifique du mâle contenoit des animalcules ſous la figure de vers, mais encore que cette liqueur contenoit des globules ou des œufs tranſparens, dont chacun ſeroit comme l'auberge de deux vers (*a*).

JE n'entrerai dans aucun détail ſur les obſervations de *Palempazius*, qui réveilla ſingulièrement l'attention des

---

(*a*) Voyez le *Dictionnaire d'Anatomie* ; *l'Art de faire des garçons* ; le *Dictionnaire de Chirurgie* ; le *Découvertes microſcopiques* ; *l'Hiſtoire Naturelle* ; la *Collection Académique*, &c. où ſe trouvent les obſervations des auteurs que l'on vient de citer.

Physiciens, en leur annonçant des découvertes imaginaires qui intriguèrent toute la république des Lettres (*a*). On sait que le prétendu Dalempazius, étoit M. de la Plantade, de la société des Sciences de Montpellier, qui annonça des découvertes fictives sur la liqueur séminale, pour tourner en ridicule les observateurs microscopiques. On fut néanmoins dupe de la plaisanterie, & le grand Boerhaave lui même, enchérit sur ces découvertes dans une hypothèse qu'on peut nommer le tribut que paie un grand homme à la foiblesse humaine. M. de Buffon a combattu serieusement les découvertes du prétendu Dalempazius (*b*); & c'est ce qui démontre que jamais on ne doit plaisanter sur ce qui concerne les sciences, puisque par-là on enduit en erreur quelques personnes, & que d'autres emploient en réfutation, un temps qui ne peut être trop précieux pour les Lettres.

CETTE anecdote démontre encore

(*a*) Voyez ses *Nouvelles de la République des Lettres*, année 1699.

(*b*) Voyez l'*Histoire Naturelle*, tom. III, p. 23 & suivantes.

avec quelle celérité l'erreur gagne les hommes, & combien il faut d'efforts pour la faire disparoître. Le célèbre M. Ferrein n'oublioit pas, dans ses leçons publiques à l'amphithéâtre du Jardin du Roi, de mettre ses auditeurs au fait des prétendues découvertes de Dalempazius, & d'apprécier la plaisanterie de M. de la Plantade; M. Astruc en faisoit de même au Collége Royal. Et néanmoins, on cite dans des ouvrages modernes Dalempazius, soit pour adopter son sentiment, soit pour le réfuter, comme si en effet il y eut eu un médecin de ce nom qui eut donné sérieusement ses découvertes (*a*).

Ce fut d'après des observations aussi singulières que l'on arrangea un systême sur la génération. On a vu des animaux vivans dans la liqueur séminale; rien de plus simple que d'imaginer que

---

(*a*) On lit dans la *Collection Académique*, (tom. VII, partie étrangère, pag. xxv, de la Préface,) » N'avons-nous pas vu un facétieux donner au public, » sous le nom de Dalempazius, des découvertes » microscopiques, & intriguer la République des » Lettres par ces découvertes imaginaires? » A la pag. 410 du même volume, on trouve l'extrait d'une Lettre *contenant une observation microscopique de la semence, par M. Dalempazius.*

ce font en petit les individus de toutes les efpèces. Il falloit à ces animalcules un lieu où ils puffent croître & parvenir à une certaine grandeur ; la femence injectée dans la matrice remplit cette condition. Mais tous les Naturaliftes ne s'accordent pas, même fur l'exiftence de ces animalcules, de ces vers fpermatiques : un obfervateur affure que les animaux exiftent réellement dans la fémence, qu'on les découvre fans peine avec le microfcope ; mais c'eft, dit-il, lorfque la femence eft corrompue ; ce qui arrive en très-peu de temps (*a*).

HARTSOEKER mit au microfcope la liqueur prolifique d'une multitude d'animaux vivans, & y découvrit toujours les mêmes phénomènes : on chercha, felon l'auteur de la *Vénus phyfique*, dans le fang & dans toutes les autres liqueurs du corps, quelque chofe de femblable ; mais on n'y découvrit rien, quelle que fut la force du microfcope : toujours des mers défertes, dans lefquelles on n'appercevoit pas le moindre

(*a*) *Dictionnaire de Médecine*, art. GENERATIO.

moindre ſigne de vie. Cependant Valiſnieri, Heiſter, & d'autres obſervateurs prétendent que l'on trouve des animaux de cette eſpèce dans preſque toutes les liqueurs; le premier en a vu dans le ſang de bœufs infectés; Hoffman prétend en avoir découvert dans le ſang le plus ſain; Bono en a trouvé dans la liqueur proſtatique des femmes, & il aſſure qu'il n'a pu en voir dans le coq & autres animaux, où certainement ces animalcules doivent être en nombre prodigieux [*a*]. Verrheyen a prétendu que ce que l'on regardoit comme des vers ſpermatiques, n'étoit que des bulles d'air. Pluſieurs phyſiciens ont obſervé que ces animalcules ne paroiſſoient pas encore dans les enfans, & que dans les vieillards, ils ſont en très-petit nombre & extrêmement langoureux; qu'on les trouve également foibles & languiſſans dans l'état de maladie. Comment concilier ces obſervations avec celles qui ſemblent démontrer que la corruption eſt

(a) *Dictionnaire d'Anatomie*, &c. Art. GÉNÉRATION.

néceſſaire pour le développement de ces animalcules ? Comment concevoir que ces petits êtres puiſſent vivre dans le fluide ſéminal d'un homme attaqué d'une gonorrhée, ainſi que l'a obſervé Leuwenhock ?

CET habile phyſicien, par le nombre de ſes obſervations, a peut-être jeté plus d'incertitude ſur l'eſſence du fluide ſéminal, qu'il y en avoit avant qu'il les eut faites. Les animalcules qu'il a vu, vivent dans la partie du fluide la moins épaiſſe, du moins ceux qui ſe trouvent dans celle-ci lui ont paru dans un état d'immobilité ; mais en dédommagement il y a découvert un ſi grand nombre de vaiſſeaux différens, qu'il ne doute pas qu'elle ne contienne tous les nerfs, les artères, & les veines du fœtus. Je ſuis perſuadé, dit ce Naturaliſte, dans une lettre au vicomte Broucker, d'en avoir vû plus dans une ſeule goutte de ſemence, qu'il ne s'en préſente en un jour à un anatomiſte dans la diſſection d'un cadavre...... ce qui me fait croire, continue-t-il, qu'il n'y a dans le corps d'un homme formé, aucun vaiſſeau qui

ne se trouve dans la semence bien constituée (*a*).

J'ai dit plus haut à quel nombre prodigieux Leuwenhoek fait monter la somme des animalcules que contient une seule goutte de liqueur séminale ; comment l'imagination peut-elle se prêter ensuite à cette quantité innombrable de vaisseaux qui nagent dans cette goutte de liqueur, & qui doivent se placer selon l'ordre de l'économie animale, lorsque le fœtus est dans la matrice ! Mais ce qui doit le plus révolter la raison, c'est la disproportion étrange qui se trouve entre le nombre de ces petits êtres contenus dans une goutte du fluide séminal, & celui des individus qui parviennent au jour. Richesse immense ! s'écrie M. de Maupertuis, fécondité sans bornes de la Nature, n'êtes-vous pas ici une prodigalité ? Et ne peut-on pas vous reprocher trop d'appareil, & de dépense ? De cette multitude prodigieuse de petits animaux qui nagent dans la liqueur séminale, un seul parvient à

(a) *Transactions philosophiques*, année 1678, numero 142.

l'humanité : rarement la femme la plus féconde met deux enfans au jour, presque jamais trois. Et quoique les femelles des autres animaux en portent un plus grand nombre, ce nombre n'est presque rien en comparaison de la multitude des animaux qui nageoient dans la liqueur que le mâle a répandue.

M. de Maupertuis, après avoir ainsi apostrophé la Nature, s'efforce de la justifier; mais les raisons qu'il donne de cette prodigalité de la Nature, n'ont pas paru justes à plusieurs savans; nous en parlerons plus bas.

CES observations & beaucoup d'autres que j'aurois pu y ajouter, ne sont pas favorables à l'hypothèse des animalcules de la semence, puisqu'il est aisé d'appercevoir le peu d'accord qui règne entre les hommes qui ont embrassé cette hypothèse. Ces contradictions jettent l'incertitude sur l'existence de ces animalcules, ainsi que sur leur nature; on en peut juger par la différence des descriptions que les observateurs en donnent, & qui sont consignées dans les actes des plus célèbres Académies de l'Europe.

On embarrasse beaucoup les partisans des animalcules en leur demandant quelle est l'origine de cette multitude infinie d'être animés ? S'ils se forment dans nous, quel principe primitif désignera-t-on pour cela ? Sont-ils existans dans le monde, & entrent-ils avec l'air ou les alimens, dans les parties qui nous composent ? Mais pourquoi, dans ce cas, ne vont-ils pas tout de suite se loger dans les œufs de toutes les femmes, & produire un grand nombre de conceptions virginales ? D'ailleurs, ont-ils seuls la prérogative de vivre depuis la création du monde ? Et si l'on dit qu'ils se reproduisent pour en faire périr, comment expliquer cette génération entr'eux ? Enfin, les suppose-t-on immortels & fixés à un certain nombre ? Mais il s'ensuivra alors que les hommes seroient fixés à la consommation du nombre de ces animalcules ; ce qui répugne. D'un autre côté, en supposant avec des physiciens que le petit ver qui nage dans la liqueur séminale, contient une infinité de générations de père en père, il faut lui accorder, & c'est ce que d'habiles physiciens ont

fait ; il faut lui accorder, dis-je, sa liqueur séminale, dans laquelle nagent des animaux d'autant plus petits que lui, qu'il est plus petit que le père dont il est sorti : & il en est ainsi de chacun de ceux-là jusqu'à l'infini ; de manière qu'en suivant ce système, Adam auroit contenu tous les hommes qui ont paru sur la terre, & tous ceux qui doivent encore l'habiter..... Voilà le système qu'a fait naître l'idée de l'*infini*, sans que ses partisans se soient trop embarrassé à examiner, si en matière de physique on peut admettre ce mot dans toute sa force.

LORSQUE les anciens avoient à expliquer un fait dont ils ignoroient la cause, ils avoient recours aux *facultés*, & résoudoient par ce moyen les questions les plus délicates. Que l'on demande aux anciens Philosophes comment s'opéroit la génération ? Par une *faculté génératrice*, répondroient-ils, & chacun étoit satisfait de cette solution, ou du moins on feignoit de l'être. Il en est à peu près de même des réponses que font les partisans du système des animaux spermatiques, aux difficultés qu'on leur propose. Comment

un être peut-il produire son semblable? On répond, c'est qu'il étoit tout produit, & que dans le premier homme la reproduction des hommes étoit toute faite.

Le premier homme, ou si l'on veut la première femme, car on n'est pas d'accord sur ce point essentiel, contenoit donc les germes de tous les hommes à naître; mais ces germes se développent successivement: & en supposant que le monde fût éternel, (supposition que l'on peut faire pour embarrasser les physiciens,) les partisans de la préexistence des germes répondront en disant, qu'Adam ou Eve [a] contenoient dans leurs réservoirs séminaux, non-seulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourroient paroître; il n'y a pas même un jeune homme, ou une jeune fille, dont on ne puisse dire la même chose. Car, je suppose dans l'univers autant de *Mondes* qu'il y a de cou-

(a) C'étoit le sentiment du père Mallebranche, qui prétend qu'Eve contenoit dans ses ovaires toute la race humaine. *Recherche de la Vérité.*

ples d'individus des deux ſexes en état de multiplier l'eſpèce, ſi on les place dans chacun de ces mondes, il en réſultera, abſtraction faite des accidens fortuits, des générations immenſes, qui toutes étoient contenues dans les véſicules ſéminales du premier homme, ou dans les ovaires de la première femme, dès l'inſtant de leur création. Si je ſuppoſe toutes ces générations éternelles, il faut néceſſairement que l'on ſuppoſe auſſi, non pas un *infini créé*, mais une *infinité d'infinis créés, actuellement exiſtans*. Or, l'infini créé répugne (*a*).

(*a*) On peut voir dans le troiſième volume de l'*Hiſtoire Naturelle*, (chap. II.) les grandes idées de M. de Buffon, ſur le mot *infini*, relativement à la reproduction. Cet illuſtre auteur prouve que l'idée de l'*infini* ne peut venir que de l'idée du *fini*. C'eſt ici, dit-il, un infini de ſucceſſion, un infini géométrique : chaque individu eſt une unité ; pluſieurs individus ſont un nombre fini, & l'eſpece eſt le nombre infini. Ainſi, de la même façon que l'on peut démontrer que l'infini géométrique n'exiſte point, on s'aſſurera que le progrès, ou le développement à l'infini n'exiſte point non plus ; que ce n'eſt qu'une idée d'abſtraction, un retranchement à l'idée du fini, auquel on ôte les limites qui doivent néceſſairement terminer toute grandeur ; & que par conſéquent on doit rejeter de la philoſophie toute opinion qui conduit néceſſairement à l'idée de l'exiſtence actuelle de l'infini géométrique ou arithmétique.

Je ſais qu'en ſuivant l'idée qu'attachent au mot infini, les partiſans des germes préexiſtans, la tête tourneroit au Géomètre qui voudroit énoncer la ſomme des êtres dont l'exiſtence future eſt poſſible; mais les bornes qui arrêtent les calculs n'arrêtent pas mon imagination; je quitte la plume faute de pouvoir exprimer, & néanmoins je découvre encore une carrière immenſe à parcourir, qui me laiſſe toujours l'idée d'un nombre effrayant à la vérité, mais qui n'eſt pas l'infini.

M. de Buffon, par un calcul très-ſimple, prouve qu'une graine d'orme, qui ne pèſe pas la centième partie d'une once, aura produit, au bout de cent ans, un arbre, dont le volume ſera de dix toiſes cubes; mais que la dixième année, cet arbre aura rapporté un millier de graines, qui, étant toutes ſemées, produiront un millier d'arbres, &c. qu'enfin dans l'eſpace de cent cinquante ans, le globe terreſtre tout entier, pourroit être converti en une matière *organique*, analogue à la graine qui aura été dépoſée cent cinquante ans avant. Cet habile Naturaliſte paroît perſuadé auſſi, que ſi pendant

trente ans on faiſoit éclore tous les germes de toutes les poules, & qu'on eût ſoin de faire éclore de même tous ceux qui viendroient, ſans détruire aucun de ces animaux, au bout de ce temps il y en auroit aſſez pour couvrir la ſurface entière de la terre en les mettant tous près les uns des autres (a).

QUOIQUE la reproduction paroiſſe & doive être la même, je veux dire s'opérer de la même manière dans tous les êtres animés, & que par conſéquent, l'expoſé des calculs ci-deſſus puiſſe guider à peu près ſur le produit de la multiplication de l'eſpèce humaine, je n'omettrai pas, afin de ne rien laiſſer en arrière, ce que M. Joulain, ingénieur-géopraphe du Roi, vient de donner au public, dans des vues étrangères à mon objet, mais qui peuvent ſervir à démontrer combien il faudroit peu réfléchir pour admettre les germes préexiſtans. M. Joulain, ayant calculé le nombre d'hommes qui ont paru ſur la terre depuis la création juſqu'en 1749, (& ces calculs ne ſont pas pouſſés juſqu'à l'exagération) dé-

---

(a) *Hiſtoire Naturelle*, om. III, chap. II.

montre clairement que ſi ces hommes étoient tous raſſemblés, il faudroit pour les contenir, un monde qui eut plus de deux mille cent quatre-vingt-dix-ſept millions de pieds quarrés, chaque homme n'occupa-t-il qu'un pied quarré (*a*).

CES calculs, appliqués à l'hypothèſe des animaux ſpermatiques, ne la préſentent pas ſous un jour favorable, ſurtout ſi l'on obſerve la prodigalité à laquelle la Nature eſt obligée, (dans cette hypothèſe) pour l'entretien de l'eſpèce humaine. J'ai dit plus haut combien d'animalcules les phyſiciens ont obſervés dans une goutte de li-

---

(*a*) M. Joulain démontre qu'il eſt né pendant 5749 ans, 16, 650, 726, 757, 180, 102, 200, 524, 792 hommes. En comparant la ſolidité de notre globe avec ce nombre d'hommes nés, il faudroit que notre globe fût plus de 336 fois plus gros, pour être égal à la maſſe des hommes qui ont paru ſur la ſurface, quand même un homme n'occuperoit en ſolidité qu'un pied cubique. Au reſte, ſi quelques perſonnes mal intentionnées, vouloient tirer de ces calculs des conſéquences dangereuſes, & contraires à ce que nous enſeigne l'Ecriture au ſujet de la réſurrection univerſelle, elles n'auroient qu'à jeter les yeux ſur la lettre de M. Joulain; on y trouve des réflexions capables de tranquilliſer les ames les plus ſcrupuleuſes ſur tout ce qui peut attaquer le myſtère de la réſurrection. Cette lettre eſt inſérée dans le *Journal Encyclopédique*, 1. *Septembre* 1770.

queur féminale...... Quelle disproportion étonnante, entre ces animaux & le nombre des individus qui parviennent à la lumière ! M. de Maupertuis répond à ceux qui font un crime à la Nature de cette profusion, en disant, » combien de milliers de glands tom- » bent d'un chêne, se dessèchent ou » pourrissent, pour un très-petit nom- » bre qui germera & produira un ar- » bre ! Mais ne voit-on pas, continue- » t-il par-là même, que ce grand » nombre de glands n'étoit pas inu- » tile, puisque si celui qui a germé n'y » eut pas été, il n'y auroit eu aucune » génération » (*a*).

CETTE réponse qui paroît satisfaisante d'abord, ne l'est plus dès que l'on veut approfondir la reproduction des êtres en général, & la destination du nombre prodigieux de germes qui paroissent sortir des premiers êtres créés.

SI tous les animaux ne sont pas destinés à se manger les uns les autres,

---

[*a*] *Vénus physique*, chap. IV. M. de la Mettrie rétorque ce raisonnement de M. de Maupertuis, en disant que pour produire un chêne, tous les glands qui ont pourris étoient tout-à-fait inutiles, & qu'il suffisoit du seul qui a germé.

(il y a des espèces qui ne le peuvent faire,) il falloit donc nécessairement qu'ils trouvassent sur la terre des alimens qui pussent soutenir leur existence, & il n'y a que les végétaux qui doivent y fournir. Trois mille glands sont tombés d'un chêne, il en auroit même donné davantage si quantité d'insectes n'en avoient arrêté la maturité, ou pour se nourrir, ou pour y déposer leurs œufs. Des quadrupèdes ont trouvés leur subsistance dans une partie des glands répandus sur la terre; des insectes en ont attaqué une partie, & ont occasioné la pourriture de quelques-uns; le reste doit germer, mais une partie sera encore la proie des animaux, non-seulement après la germination, mais encore lorsque les jeunes plantes s'éleveront du sein de la terre... Voilà sans doute beaucoup de germes détruits; mais qui ne sent pas que cette destruction étoit nécessaire pour la conservation de certains animaux! Donc, l'abondance des germes dans le règne végétal, entroit nécessairement dans l'ordre que la Nature a établi pour soutenir l'existence des êtres animés.

La multiplication des insectes est

prodigieuſe par la même raiſon ; mais rien n'approche de la fécondité des poiſſons. Leuwenhoek penſe que la laite d'une ſeule morue renferme plus d'animaux ſpermatiques, qu'il n'y a d'hommes ſur la terre en même-temps (*a*). Il eſt vrai que la plus grande partie des germes des poiſſons ne devant parvenir à la vie, cette prodigalité de la Nature eût été en pure perte, ſi ces germes n'euſſent été deſtinés pour la nourriture de pluſieurs eſpèces d'animaux qui les recherchent avec tant d'ardeur. Les graines, les fruits, les œufs, qui ne ſervent pas directement à la reproduction, ont donc un autre uſage : ils ſont l'aliment des animaux,

(*a*) Il réſulte des calculs de Leuwenhoek, qu'en ſuppoſant qu'il y eut treize milliarts trois cens quatre-vingt millions d'hommes exiſtans ſur la ſurface de la terre, (ce qui n'eſt nullement vraiſemblable,) il s'eſt trouvé dans la laite d'une morue, un nombre d'animaux dix fois plus grand que celui des hommes, puiſqu'il eſt de cent cinquante milliarts. Voyez les *Tranſactions philoſophiques*, ann. 1679, n. 1. Ce n'eſt qu'en admettant les animaux ſpermatiques que la fécondité des poiſſons eſt porté à ce nombre prodigieux : en ſuivant le ſyſtême des *Ovariſtes*, cette fécondité eſt encore étonnante, puiſqu'une morue contient neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs ; mais elle n'approche pas, à beaucoup près, de la prodigieuſe fécondité obſervée par Leuwenhoek.

au lieu que cette foule immenſe de vers ſpermatiques qui périſſent à l'exception d'un ſeul, deviennent d'une inutilité parfaite.

Il falloit ce grand nombre d'animaux ſpermatiques, répondent les partiſans du ſyſtême, pour être ſûr qu'il y en auroit un qui viendroit à bien. Eh quoi ! la Nature ſacrifieroit un nombre effrayant d'êtres, des milliarts de petits hommes, pour en produire un ! Et cette multitude innombrable, dont chacun des individus peut prétendre à la lumière, ſeroit anéantie parce qu'un ſeul doit réuſſir ! Cette proſcription générale, ou peut s'en faut, des êtres créés, répand un deuil univerſel ſur l'eſpèce humaine : le peu d'hommes épars ſur la terre, n'eſt rien à mes yeux, en comparaiſon de ceux qui ſont anéantis à chaque inſtant, Le monde viſible n'eſt qu'un atome, ſi on le place à côté de celui qui n'eſt ſoumis qu'à l'imagination ; enfin, il faudroit, ſelon les *Séminiſtes*, chercher les merveilles de la Nature dans un *monde* inconnu, & qui offriroit à certains égards plus de ſujets d'admiration, que le monde viſible dont nous faiſons partie.

La Nature vouloit aſſurer la reproduction ! Ne pouvoit-elle le faire qu'en créant cette quantité effrayante de germes devenus inutiles? .... Mais il le falloit...., Eh bien ! malgré ces précautions, rien de moins certain que parmi ces milliarts de petits hommes il en viendra un à la lumière. Si un homme uſe intérieurement d'un peu de thérébenthine, ſa poſtérité *préſente*, (que l'on me permette cette expreſſion) eſt anéantie ; le ſpectacle d'une deſtruction générale s'offre à celui qui, armé du microcoſpe, examine le fluide séminale (*a*). Il y a plus : une goutte d'eau de pluie jetée ſur ce fluide, produira le même effet (*b*). A quoi donc aboutiroient les ſages précautious de la Nature pour la conſervation des eſpèces, ſi leur deſtruction dépendoit de certaines circonſtances qui peuvent ſe rencontrer à chaque inſtant. Tous les êtres *organiſés*, le ſont & pour la ſanté & pour la maladie. Un arbre ſain contient

(*a*) Voyez les *Tranſactions philoſophiques*, ann. 1678, n. 142.

(*b*) *Idem, ibidem.*

tient originairement une multitude de fibres, qui ne ſont appellées au développement que dans certaines circonſtances purement accidentelles : ces fibres fourniſſent à la réunion des plaies qui peuvent être faites à l'arbre ; tous les germes d'une plante ſont deſtinés à la reproduction, la preuve en eſt facile....... Croira-t-on qu'elle n'ait pas donné les mêmes reſſources aux individus du règne animal ? Que dans un règne tout doive vivre, tout doive être utile, tandis que dans l'autre c'eſt une deſtruction générale, à laquelle ſeulement quelques individus échappent pour conſerver l'eſpèce ? Accorde-t-on aux animaux le même privilége qu'aux végétaux ? Il faut au même inſtant, abandonner les animaux ſpermatiques, & reconnoître que la ſimplicité des moyens qu'emploie la Nature dans ſes opérations, ne peut s'accorder avec la plupart de nos hypothèſes.

Celle qui me flatteroit le plus, ſeroit la *diſſémination* ; elle nous préſente au moins l'univers, comme un vaſte magaſin, où l'Auteur de la Nature auroit dépoſé dès l'inſtant de la

création, les germes innombrables de tout ce qui existe & doit exister. Ces germes répandus dans les élémens indissolubles, *immortels*, donnent une plus grande idée de l'univers, que celle que nous offre la destruction innombrable & continuelle, l'anéantissement *absolu* des êtres organisés.

En admettant cette hypothèse, & l'appliquant au sujet dont il est ici question, ne peut-on pas dire, que portés dans les vésicules séminales de l'homme, ou si l'on veut dans les ovaires de la femme, les germes qui contiennent des *touts* organiques y sont le principe de la génération du fœtus ? La liqueur prolifique, contiendra donc plus ou moins de ces germes; leur nombre ne m'effraie point, parce que ceux qui seront superflus, ne pouvant être anéantis, rentreront dans la masse générale sans aucune altération. Ce qui peut rebuter l'imagination, c'est que le nombre des germes répandus dans la Nature sera fixé, puisqu'on les suppose tous créés au même instant que l'univers. Ce nombre sera prodigieux, immense; chaque germe, si l'on veut, en contiendra une certaine quantité d'autres,

mais en ſuppoſant le monde éternel, (ſuppoſition contraire à la foi) il faudra néceſſairement qu'un jour il ne ſe trouve plus de nouveaux germes à développer (*a*).

Le ſyſtême de M. de Buffon n'a pas cet inconvénient (*b*). Il exiſte une matière organique, animée, univerſellement répandue dans toutes les ſubſtances animales ou végétales, qui ſert également à leur nutrition, à leur développement, & à leur reproduction. J'ai dit en parlant de la puberté, comment les alimens ſe changeoient en matière nutritive, & que le ſuperflu de l'accroiſſement parvenu dans les réſervoirs ſéminaux, s'y perfectionnoit & y devenoit le principe de la génération. En ſuivant M. de Buffon, » il n'y a

(*a*) Lorſque l'on donnera ſur cet objet un ſyſtême, contre lequel on ne pourra faire raiſonnablement aucune objection, je ne ſerai pas auſſi difficile, & j'admettrai tout ce que l'on voudra, relativement à la deſtruction totale des êtres matériels. Mais tandis que les phyſiciens eſſaient des hypothèſes dans leſquelles ils donnent pour probabilités des conſéquences forcées, des invraiſemblances, il eſt permis, ce me ſemble, d'exiger d'eux que leur hipothèſe puiſſe répondre à tout.

(*b*) Voyez les tom. III & IV, de l'*Hiſtoire Naturelle*.

» point de germes préexiſtans, point » de germes contenus à l'infini les uns » dans les autres ; mais il y a une » matière organique, toujours active, » toujours prête à ſe *mouler*, à s'aſſi- » miler & à produire des êtres ſem- » blables à ceux qui la reçoivent : les » eſpèces d'animaux ne peuvent jamais » s'épuiſer d'elles-mêmes ; tant qu'il » ſubſiſtera des individus, l'eſpèce ſera » toujours toute neuve ; elle l'eſt au- » tant aujourd'hui qu'elle l'étoit il y a » trois mille ans ; toutes ſubſiſteront » d'elles-mêmes, tant qu'elles ne ſe- » ront pas anéanties par la volonté du » Créateur (*a*). »

En adoptant ce ſyſtême, il faut conſidérer la ſemence comme un compoſé de molécules qui ne peuvent rien former tant qu'elles ſont engagées les unes près des autres, mais qui dans la matrice, où elles ſont dépoſées par l'animal, ſe dégagent, ſe placent, par une force inconnue, & dont l'arrangement & la réunion combinée, produiſent un être organiſé.

(*a*) *Hiſtoire Naturelle*, tom. IV, pag. 150.

MAIS il y a des objections à faire contre ce systême ingénieux. Je laisse celles à l'aide desquelles des physiciens ont attaqué brusquement l'édifice, en niant qu'il pût y avoir dans la Nature, une force quelconque capable d'arranger cette immense quantité de globules mouvans, pour en faire un tout aussi parfait que l'est un animal; en niant la possibilité des *moules intérieurs*, qui doivent *mouler* en petit, des particules *organiques*, supposées *inaltérables*, &c. On a formé des objections plus solides en opposant le systême de la génération par les œufs, à celui des molécules organiques (*a*); en essayant de démontrer, ainsi que l'ont fait de savans Naturalistes, que la liqueur prétendue séminale de la femme n'est point prolifique, puisqu'elles peuvent concevoir sans aucune effusion de leur part, de quelque liqueur que ce soit.

ON peut encore dire avec M. de Réaumur, qui a fait aussi des observations microscopiques sur les infusions, dans lesquelles on a découvert des glo-

---

[*a*] On les verra au chapitre qui a pour objet la génération.

bules mouvans, des molécules organiques, que ces globules ne ſont point des particules organiques, dont la réunion puiſſe former un tout, mais bien de véritables animaux, qui ſont des ordres de générations ſemblables qui ſe ſuccèdent. En effet, les animacules qui vivent dans des fluides ſi différens entr'eux, ne peuvent-ils pas faire croire qu'il en exiſte également dans la liqueur prolifique, & que les animalcules, qui multiplient dans cette liqueur comme dans toutes les autres où l'on en découvre, ſont abſolument étrangers à ſon eſſence principale & à ſes fonctions !

Que conclure de ces différentes idées ſur la nature de l'humeur prolifique? Que cet objet eſt encore couvert de la plus profonde obſcurité. Nous avons vu la ſemence remplie d'animaux ſpermatiques; nous avons vu ceux-ci éclipſés par les molécules organiques; ces derniers à leur tour ont été regardés comme des animalcules qui n'ont aucun rapport avec la reproduction de l'animal dans lequel ils vivent.... Mais qui a vu tout cela? des hommes qui ont pu ſe tromper. Nous ſommes peut-

être placés à une trop grande distance de ces petits objets pour pouvoir les découvrir ; & l'homme est peut-être plus capable de décrire les corps immenses qui roulent dans les cieux, que le germe auquel il doit son existence.

» POURVUS d'instrumens aussi imparfaits que le sont encore nos microscopes, comment atteindrions-nous à quelque chose de précis sur ce sujet ? L'erreur peut se glisser ici par bien des endroits : les sentiers de la vérité ne sont pas nombreux. Des mouvemens plus ou moins forts, plus ou moins variés, plus ou moins soutenus du fluide, où ces globules, *ces animaux spermatiques* nagent ; une évaporation plus ou moins abondante, plus ou moins accélérée de ce fluide ; une décomposition plus ou moins prompte, plus ou moins graduelle des particules ; un air plus ou moins pur, plus ou moins actif ; une illusion d'optique plus ou moins difficile à reconnoître ou à prévenir ; que sais-je, encore ! Un fluide très actif qui pénétreroit la matière séminale, ou celle de l'infusion, & dont les mouvemens seroient re-

» présentés par ceux des *globules* ; tout
» cela pourroit nous séduire & nous
» faire prendre l'apparence pour la
» réalité (*a*). »

VOILA jusqu'où vont nos connoissances sur la nature du fluide séminal : nous savons qu'il est absolument nécessaire pour que la génération puisse avoir lieu; mais nous ignorons absolument, si nous voulons parler de bonne-foi, comment il agit dans la matrice pour coopérer à la formation ou au développement de l'*embryon*.

NE sachant de quelle nature est son essence absolue, nous sommes très-éloignés d'adopter les moyens que l'on croit propres à en augmenter la quantité. On peut dire en géneral, que la liqueur prolifique se trouvera plus abondante chez un homme qui fait usage de nourritures succulentes & recherchées ; qu'elle sera plus provocante chez celui dont l'imagination est empreinte d'idées lascives & d'objets voluptueux.

[*a*] *Considérations sur les corps organisés*, par M. Bonnet, tome premier, chap. VIII.

voluptueux. Mais auſſi, ces agens n'auront pas, pour la propagation, l'efficacité d'une nourriture ſaine & de l'exercice ſagement combinés.

A l'égard de la manière dont ce fluide agit lorſqu'il eſt encore renfermé dans les réſervoirs ſéminaux, preſque tous les êtres vivans en reſſentent les impreſſions. C'eſt dans le chatouillement, dans l'irritation que produit cette liqueur ſur les organes qui la renferment, qu'il faut chercher la cauſe qui rapproche dans certains temps le mâle & la femelle, parmi toutes les eſpèces. Cette liqueur trop long-temps retenue, produit la fureur chez les animaux, & on a vu ailleurs (*a*) ce que cette rétention eſt capable de produire dans certains hommes trop favoriſés de la Nature pour leur état.

Il eſt donc ordinaire à tous les hommes (à quelques exceptions près) de ſentir l'influence de la liqueur ſéminale, à l'époque de la puberté; nous avons vu des exemples qui démontrent, que dans certains ſujets,

(*a*) Premier volume, chap. II & III; deuxième volume, chap. III & VI.

la Nature avoit accéléré le moment de la puiſſance productive. Afin de conſidérer dans tous ſes points l'activité de cette puiſſance, nous citerons quelques individus qui, à l'âge où les forces déclinent, commencèrent à reſſentir les impreſſions vives d'un fluide, qui ne trouble guère que dans la force de l'âge.

J'AI parlé ailleurs d'un vieillard luxurieux, dont les exploits ſeroient incroyables s'ils n'étoient bien atteſtés (*a*). Un homme de robe de diſtinction, du Puy en Vellay, parvenu à ſa ſoixante-quinzième année, ſe maria par un principe de conſcience, ne pouvant plus réſiſter à l'éruption tardive, mais violente, d'un tempérament qui l'excitoit à l'amour (*b*). Un Armurier de Montfaucon, âgé de quatre-vingt ans, reprit tout-à-coup des forces qu'il croyoit perdues pour toujours;

(*a*) Chap. III, deuxième partie, *de l'Influence du mariage ſur la Santé.*

[*b*] Cette obſervation communiquée par M. Begon, Médecin au Puy en Vellay, ſe trouve dans les *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708.

il se remaria, & eut de très-beaux enfans (*a*).

PARMI les exemples d'hommes favorisés dans leur vieillesse des plaisirs de la jouissance, il n'y en a certainement pas de plus surprenant que l'histoire du célébre Anglois Thomas Parr. Tout le monde sait que ce paysan de *Shropshire* mourut à l'âge de 152 ans & 9 mois : ce que bien des personnes ignorent, c'est qu'à cent vingt ans, ayant épousé une veuve, les organes spermatiques fournirent encore à cet homme extraordinaire, les moyens de savourer la volupté & de la faire partager à sa femme : celle-ci affirma après la mort de son mari, qu'il n'y avoit que douze ans que le commerce du mariage étoit interrompu entr'eux (*b*).

(a) *Idem.*

(*b*) Voyez la *Collection Académique*, tom. II. Les *Transactions Philosophiques*, année 1668. Parr étoit un pauvre paysan, qui ne vécut pendant presque toute sa vie que de vieux fromage, de lait, de pain, de petite biére, & de petit lait. Cet homme fut capable jusqu'à la centième année de faire tous les ouvrages d'un laboureur, & même de battre le bled. Il mourut à Londres le 16 Décembre 1635, chez le Comte d'Armidel. On attribue sa mort, (car il auroit pu vivre encore plus long-temps, à en juger par l'état dans lequel se trouvèrent tous les viscères

Dans tous les temps il s'est trouvé quelques hommes en qui la Nature a prolongé l'usage du physique de l'amour. Valère Maxime rapporte que Massanissa, Roi de Numidie, engendra Méthynnate après quatre-vingt-six ans. Un autre historien beaucoup plus moderne, a écrit que Vladislas, Roi de Pologne, fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans; & Felix Platerus, dit que son grand-père étoit âgé de cent ans, quand il cessa d'être père (*a*). L'histoire de l'Académie des Sciences fait mention d'un homme du Diocèse de Séez, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, qui épousa une femme grosse de lui, & qui en avoit quatre-vingt-trois : elle accoucha à terme d'un garçon (*b*). Cet exemple est plus

à l'ouverture du cadavre,) au changement d'air, au regime peu exact qu'il suivit dans une maison opulente, & à l'abondance des vins de toute espèce qu'on lui laissoit boire, après avoir été accoutumé à une vie sobre & frugale.

(*a*) *Anecdote de Médecine*, tom. II. *Tableau de l'Amour conjugal*, première partie, chapitre III, article VI.

(*b*) Cette observation fut envoyée à l'Académie par M. l'Evêque de Séez. Voyez *les Mémoires* pour l'année 1710.

frappant; car les femmes pour engendrer, ont un temps plus limité que les hommes.

A ces observations, j'aurois pu en ajouter plusieurs autres, si je n'eusse craint de rappeller des fables qui révoltent la raison. On lit dans l'*histoire des Indes* de Maffée, que lorsque Acuna entra dans la Ville de *Diou*, on lui présenta un vieillard âgé de 335 ans, avec son fils qui en avoit 90. Il avoit changé trois fois de barbe, & étoit rajeuni autant de fois : enfin, il mourut âgé de 400 ans. Le missionnaire Jacinte, parmi le récit des circonstances singulières de la vie de cet homme, dit qu'il professa trois Religions; qu'il fut cent ans païen, trois cens ans mahométan, & que les Religieux le baptisèrent sur la fin de ses jours [a].

(a) On peut consulter à ce sujet, *les Observations curieuses sur toutes les parties de la Physique*, &c. tom. III, *sur quelques vieillards qui ont rajeuni*.



CHAPITRE III.

Du Flux Menſtruel.

ON nomme ainſi un écoulement de ſang par le conduit de la pudeur, qui vient périodiquement de 20 en 20, de 25 en 25, de 30 en 30 jours plus ou moins. On a nommé ce flux, *mois*, *règles*, *ordinaires*, à cauſe de ſon période, *purgations de la femme*, parce que toute l'habitude de ſon corps eſt purgée par ce moyen de la ſuperfluité du ſang. On nomme auſſi cet écoulement *fleurs* (*a*), à cauſe qu'à l'exemple des arbres, qui ne portent point de fruits s'ils ne ſont précédés de fleurs, la femme pour l'ordinaire, car on verra qu'il ſe trouve des exceptions, ne conçoit pas avant d'avoir été réglée.

Il faudroit faire un volume ſi on vouloit rapporter les ſentimens diffé-

(*a*) Quelques étymologiſtes prétendent que cet écoulement a été nommé fleurs, du mot latin *fluere*, fluer, couler.

rens des Médecins ſur la cauſe de cet écoulement : ce ſeroit même le ſujet d'une queſtion intéreſſante : ſavoir, ſi ce flux eſt dans la Nature ou non ? Ceux qui prétendent que l'oiſiveté, la bonne chère ſuffiſent pour faire éclorre les fleurs, peuvent ſoutenir qu'elles ne ſont pas dans la Nature, tandis que ceux qui les croient eſſentielles à l'accroiſſement du fœtus, verroient l'eſpèce humaine s'anéantir ſi les femmes ceſſoient d'être réglées.

En laiſſant le ſentiment de ceux qui admettent pour cauſe des menſtrues un ferment particulier qui gonfle & déchire les vaiſſeaux; en laiſſant encore celui qui donne à ce ſang ſuperflu, une âcreté pénétrante & maligne, capable de chercher à ſe faire jour; en laiſſant, dis-je, ces ſentimens, nous ne ſerons pas forcés pour en admettre un autre, à faire intervenir l'influence de la lune ſur les femmes. On convient aujourd'hui aſſez généralement que le ſang qu'elles perdent tous les mois, eſt un ſang ſurabondant, le même qui circule dans les vaiſſeaux, & que cette évacuation n'a d'autre cauſe que la *pléthore* gé-

nérale, & ſur-tout particulière (*a*).

Cette pléthore générale précède l'écoulement, & elle augmente même pendant ce temps-là. C'eſt une plénitude des vaiſſeaux qui ſe trouvent dilatés par l'effort que fait le ſang contre leurs parois: on s'en apperçoit aiſément au gonflement des mamelles, à la rougeur, à l'abattement des yeux, &c. La plénitude doit être plus conſidérable dans les vaiſſeaux de la matrice, parce qu'ils offrent moins de réſiſtance, ce qu'il ſeroit facile de démontrer (*b*): de-là naît donc cette plénitude parti-

---

(*a*) Ce ſentiment, qui a été celui de Galien, fut développé par M. Freind, & ſuivi par les plus célèbres phyſiologiſtes, tels que Boerhaave, Sthal, Duverney, Senac, &c. C'eſt auſſi le ſentiment de l'auteur d'une Thèſe ſoutenue à Paris en 1756. *An catamenia à plethora?* dans laquelle on conclut pour l'affirmative.

(*b*) Les vaiſſeaux dont il s'agit, étant fort tendus, fort ſuperficiels, ils doivent aiſément ſe dilater & céder à l'effort du ſang; d'ailleurs cet effort augmente dans la matrice, parce que les vaiſſeaux qui y vont, ont plus de longueur & de diamètre que ceux des autres parties; parce que les veines qui doivent reprendre le ſang des artères, faiſant des contours prodigieux, le chemin que ce ſang doit parcourir eſt très-long, & la réſiſtance eſt conſidérable de la part des vaiſſeaux qui doivent ſoulager la matrice de la trop grande quantité de ſang qu'elle reçoit.

culière ; augmentée par la lenteur avec laquelle les veines renvoient le ſang qu'elles ont reçu des artères.

Le ſang des règles eſt naturel, vermeil, & n'a point cette malignité que lui ont prêtée certains Naturaliſtes. C'eſt à tort que les anciens ont écrit que les femmes, dans le temps de cet écoulement, font mourir par leur toucher une vigne qui pouſſe, qu'elles rendent un arbre ſtérile, qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier ; qu'elles procurent de fauſſes couches à une femme groſſe, qu'elles en rendent une autre ſtérile ; qu'elles font enrager un chien, rendent un homme fou, &c.

Paracelse, dont les extravagances déshonorent le ſavoir, Paracelſe regardoit le ſang menſtruel comme le plus puiſſant des poiſons ; il aſſure que le diable en produit des araignées, les puces, les chenilles, & tous les autres inſectes dont l'air & la terre ſont peuplés. *Cet enthouſiaſte*, dit M. Jamès, *qui ne manquoit pas d'imagination, & qui avoit perdu par accident dans ſa plus tendre jeuneſſe, toutes les marques de* virilité, *n'échappoit aucune occaſion*

de décrier un sexe, qui lui rappelloit continuellement son état auquel il ne pouvoit procurer de plaisir, *& dont il ne pouvoit en recevoir.*

Le sang des règles ne differe en rien du sang veineux, & n'a aucune mauvaise qualité, si la femme qui le rend est saine; car dans le cas contraire, il doit avoir quelqu'influence sur les objets extérieurs, ainsi que les autres excrétions, lorsqu'elles se font dans un corps infecté de quelque maladie.

On a été partagé sur les vaisseaux qui fournissent ce sang. Les uns ont dit qu'il venoit des vaisseaux de la matrice; d'autres ont soutenu qu'il venoit du vagin. Il y auroit de l'absurdité à admettre exclusivement l'une ou l'autre de ces deux opinions. Dans l'état naturel le sang sort des vaisseaux de la matrice, mais quelquefois aussi il vient des vaisseaux du vagin; & c'est par ce moyen que l'on explique comment une femme enceinte peut être réglée; car alors le sang reflue de la matrice dans les parties voisines & s'y fait un passage.

Il y a plus: les obstacles qui s'opposent à ce que le sang puisse sortir par les voies ordinaires, l'obligent de

refluer vers les parties où il trouve plus de facilité à s'échapper, & ces parties sont quelquefois très-éloignées de celles où doit se faire l'excrétion des règles. Les observations de Médecine présentent plusieurs faits qui appuient ce sentiment.

Une femme grosse de son troisiéme enfant, eut un écoulement périodique de sang par le jarret gauche (*a*). Une autre étoit réglée par la bouche. (*b*) Le flux menstruel se fit un passage par les oreilles à une personne dans laquelle il étoit supprimé (*c*). Dans un autre sujet il prit son cours par les mamelles, & un bouton situé à la joue. (*d*) Enfin, on a vu des femmes qui étoient réglées par le bout des doigts. On conçoit aisément que cette surabondance de fluide ne pouvant se faire un passage par les voies ordinaires,

---

(a) *Ephémérides de l'Académie des curieux de la Nature*, année 1670, Observ. 96.

[*b*] Voyez le *Journal de Médecine*, Nov. 1757.

(c) *Dictionnaire de Médecine*, art. Menses. Forestus, Rodricus à Castro, Vander Wiel, & beaucoup d'autres auteurs nous ont laissé des observations semblables.

(d) *Journal de Médecine*, Janvier 1759.

elle se jette ailleurs & y force les vaisseaux.

D'APRÈS ce qui a été dit en parlant des changemens qui s'opèrent à l'âge de puberté, il est facile de rendre raison de l'éruption du flux menstruel à cette époque. Les organes se fortifient, résistent d'avantage à l'impulsion des sucs qui fournissent à l'accroissement, dont une partie est alors surabondante & fournit la matière des règles. Rien ne prouve plus sensiblement l'effort que fait la Nature, dans ces momens critiques, que les difficultés, les mal-aises, les maladies quelquefois si dangereuses qu'éprouvent les jeunes filles, lorsque le terme qui marque cet écoulement approche.

LES alimens, le climat, les passions doivent accélérer le moment de l'éruption des règles. Dans les climats les plus chauds de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, la plupart des filles ont à dix & même à neuf ans, l'écoulement périodique; il est moins abondant que dans les pays froids, parce que dans ces derniers, la transpiration étant moins abondante, la matière en

doit nécessairement refluer sur les autres excrétions. Mais selon l'auteur de l'*Histoire Naturelle*, il y a sur cela plus de diversité d'individu à individu, que de peuple à peuple; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours sont sujettes au retour de cette évacuation; & d'autres qui ont jusqu'à cinq à six semaines d'intervalle (*a*). Les femmes qui mangent plus que les autres & qui ne font point d'exercice, ont des menstrues plus abondantes. Ainsi, c'est assez mal à propos qu'on a voulu fixer la quantité de sang que doit fournir cette évacuation pour que la femme jouisse d'une bonne santé. Cette quantité varie dans chaque individu. Hippocrate l'avoit estimée à neuf onces; on l'a réduite à trois onces en Angleterre: on croit qu'elle peut aller de quatorze à seize en Espagne, qu'elle est d'environ six en Hollande, & beaucoup moindre en Allemagne, ce qui se contredit beaucoup; mais il faut convenir que les indices que l'on peut avoir sur ce fait sont fort incertains: ce qu'il

(*a*) *Histoire Naturelle*, tom. IV, *De la Puberté.*

y a de ſûr, c'eſt que cette quantité varie beaucoup dans les différens ſujets & dans les différentes circonſtances : on pourroit peut-être aller depuis une ou deux onces, juſqu'à une livre & plus. Les Groënlandoiſes ne ſont point ſujettes à ce flux ; c'eſt du moins ce qu'aſſurent les voyageurs : on en dit autant des femmes du Bréſil.

La durée de l'écoulement eſt de trois, quatre ou cinq jours dans la plupart des femmes, & de ſix, ſept, & même huit dans quelques-unes ; ce qui varie encore beaucoup par l'influence du climat, les alimens & les mœurs. On a dit que cet écoulement ſe faiſoit pendant trois jours en Angleterre, quatre en Hollande ainſi qu'en France, & beaucoup plus long temps en Allemagne ; ce qui ne s'accorde pas non plus avec la quantité de ſang que l'on a évaluée pour les femmes de chacune de ces nations.

On a régardé auſſi comme une preuve du bon état de la ſanté, l'abondance de la matière qui cauſe l'écoulement périodique ; & ce n'eſt certainement pas le ſentiment des Médecins inſtruits. Cette abondance provient quel-

quefois de l'abus des choſes *non-naturelles*, ſur-tout de l'oiſiveté & de la bonne chère : or, je demande ſi ce ſont les perſonnes gourmandes & oiſives qui ſe portent le mieux ? Elles ſont cependant réglées plus abondamment que les autres, & les femmes pléthoriques le ſont ſouvent deux fois en trente jours. En Perſe, où la luxure & l'oiſiveté règnent parmi les femmes, les fleurs paroiſſent deux, & même trois fois durant l'eſpace de trente jours. Sans aller chercher des exemples éloignés, n'obſerve-t-on pas que chez nous, les règles ſont d'autant plus abondantes, & leur écoulement d'autant plus long, chez quelques perſonnes, que celles-ci font moins d'exercice ? Les hommes mêmes, qui menent une vie trop ſédentaire, ne ſont-ils pas plus expoſés aux hémorrhoïdes que ceux qui font beaucoup d'exercice ?

L'ABONDANCE des règles influe peut-être davantage qu'on n'imagine, ſur la multiplication de l'eſpèce. Je crois que la régularité de l'écoulement périodique facilite la conception, & qu'il eſt des femmes qui ne conçoi-

vent pas, à moins qu'elles ne ſoient approchées immédiatement après la ceſſation du flux menſtruel (*a*). Mais combien d'autres ne peuvent parvenir à être mères, parce que la génération eſt interrompue par la préſence du ſang qui veut forcer les vaiſſeaux, avant que le fœtus puiſſe réſiſter à cette impulſion? Il eſt démontré que, ſur-tout dans les premiers temps de la groſſeſſe, les femmes reſſentent à l'époque où elles devroient être réglées, certaines ſenſations, quelquefois douloureuſes, qui annoncent les efforts que fait un fluide qui cherche à ſe dégager de la maſſe des humeurs. Suppoſons ce fluide aſſez abondant pour forcer les vaiſſeaux qui le contiennent, il en réſultera une hémorragie aſſez conſidérable, un écoulement capable d'occaſionner l'*avortement.*

(*a*) » Le ſentiment augmente dans la matrice à » l'approche des règles; elle a un goût plus *exquis* » & plus *délicat*, qui continue même quelques » jours après qu'elles ont ceſſé. C'eſt auſſi le temps » auquel les femmes ont le plus de deſirs, & ſont » les plus amoureuſes. Elles doivent concevoir plus » facilement; car j'imagine que la conception dépend » beaucoup de la *gaieté* de la matrice » *Traité des principaux objets de Médecine, avec un ſommaire de la plupart des Thèſes*, &c. par M. Robert, tom. I, chap. V.

tement. Quel eſt le praticien qui dans le cours de ſa vie, n'a pas vu certaines femmes devenir enceintes, ſix, huit fois, & quelquefois davantage, ſans que ces femmes aient pu jouir de la ſatisfaction de devenir mères? J'ai vu, dit M. Tiſſot, une femme qui s'eſt bleſſée douze fois à trois mois, ſans avoir jamais pu paſſer ce terme (*a*).

CES accidens ſont plus rares à la campagne que dans les villes, parce qu'en général, les femmes qui habitent les campagnes, faiſant beaucoup plus d'exercice que les citadines, elles ont moins d'humeurs ſuperflues; elles ſont réglées moins abondamment; le ſang qui doit fluer n'eſt pas en aſſez grande quantité pour occaſionner dàns les premiers termes de la groſſeſſe, les malheurs dont on ne voit que trop d'exemples à la ville. La trop grande quantité de ſang menſtruel détruit donc

(a) *Eſſais ſur les maladies des gens du monde*, art. VII. Une première fauſſe-couche en entraîne ſouvent une ſeconde, & celle-ci une troiſième, car les pertes affoibliſſant les femmes, il eſt aſſez rare que la fibre puiſſe reprendre le ton qu'elle avoit auparavant, & la moindre incommodité, le plus léger accident ſuffit alors pour cauſer une fauſſe-couche.

chaque année un nombre considérable de germes tout développés, & dont l'anéantissement est en pure perte pour la Nature. Que l'on ajoute encore à cela les conceptions rendues impossibles par la même raison, je veux dire, par la difficulté que la liqueur séminale trouve à pénétrer jusqu'au lieu marqué pour la génération, à cause du peu de ressort qu'ont des parties presque toujours abreuvées d'humeurs; & l'on conviendra que les règles excessives doivent influer avec force sur la population.

Il faut encore ajouter à l'abondance des règles, leur irrégularité, pour concevoir tout le ravage qu'elles peuvent faire. Quelques femmes oisives sont sujettes à de très-fréquens retards sans cause apparente; souvent la suppression est de deux ou trois mois; quelquefois il y a de la régularité dans le temps des retours, mais une diminution sensible dans la quantité, & ces différences dans les mêmes individus, conduisent à la langueur, à l'abattement, aux maux de tête & aux obstructions. Combien de femmes chez lesquelles des colliques effrayan-

ces, des convulsions horribles, précèdent chaque mois l'apparition des règles ! Ces colliques, appellées par M. Tissot, *coliques menstruelles*, sont placées par cet habile Médecin, parmi les maladies des femmes de la ville, & c'en est assez pour indiquer ce qui les produit, & ce qui peut y remédier.

A la campagne, où la nature conserve encore des droits, on ne retrouve que rarement les accidens qui précèdent ou accompagnent l'écoulement périodique. Les pâles couleurs est ce qu'on y observe le plus fréquemment dans de jeunes filles, chez lesquelles cet écoulement a de la peine à s'établir. Des filles de dix-huit & même vingt ans, ne sont pas encore parfaitement réglées, mais lorsqu'une fois elles y sont parvenues, [& l'exercice auquel elles se livrent est si propre à les y amener !] elles se maintiennent dans un état vigoureux, le période se fixe, & rarement il se dérange, à moins que quelqu'accident imprévu ne cause du désordre dans l'économie animale.

Aussi les habitans de la campagne,

malgré certaines circonſtances qui doivent néceſſairement influer ſur leurs générations, ſont-ils ceux des hommes qui fourniſſent le plus de membres à l'Etat, & la régularité du flux menſtruel dans les campagnardes y coopère beaucoup. Une femme oiſive, plétorique, n'eſt pas toujours en état de partager les douceurs de l'amour, lorſque le deſir aiguillonne ſon mari; & dans le court intervalle que lui laiſſe l'écoulement périodique, il peut arriver que les mêmes diſpoſitions ne reprennent pas à l'homme, ou qu'un nouvel écoulement détruiſe toutes les eſpérances qu'il avoit conçues. A l'égard des femmes chez leſquelles le flux ſe fait irréguliérement, & qui ſont ſujettes à des ſuppreſſions, que peuvent cauſer auſſi l'indolence & le peu de reſſort des vaiſſeaux, je demande ſi on peut raiſonnablement aſſurer, même après la conception, qu'elles auront le bonheur d'être mères.

Être mère! ce nom eſt ſi doux! Il porte avec lui une ſenſation ſi délicieuſe, qu'il ſe trouve des femmes qui ne croiroient trop acheter ce titre glorieux par le ſacrifice de leur fortu-

ne; mais ici s'agit-il de l'opulence ? Tout est égal dans la Nature; les mines du Pérou n'ont aucune influence sur elle; l'or peut servir l'ambition, mais rend-il heureux ? La Nature a voulu que les germes du bonheur fussent dans nous-mêmes, & c'est-là que l'homme doit les chercher. Malgré les écarts qui nous éloignent d'elle à chaque instant, & qui devroient nous attirer son indifférence, elle a voulu encore que nous puissions retrouver dans son sein des moyens salutaires de nous rapprocher de notre état primitif..... Que la femme, stérile accidentellement, n'offre pas à la Nature des sacrifices qu'elle ne peut recevoir; qu'une telle femme mérite d'être mère en annonçant qu'elle veut l'être; que l'activité donne du ressort à toutes les parties de son individu; qu'un régime sain répare les désordres causés par l'intempérance; que le flambeau de la Nature l'éclaire, & soit substitué à ces lumières qui dans les ténèbres insultent l'ordre suprême établi par le Créateur. Les repas de nos ancêtres étoient simples comme eux; ils consacroient au repos les heures que le soleil n'éclairoit pas....... Quels

hommes étoit-ce ! Quelles femmes avoient-ils pour compagnes ! Connoissoit-on ces maladies modernes, ces vapeurs, ces suppressions, cette *foiblesse* d'existence ? ...... L'ancien *Chevalier* François, après une campagne fatigante, étoit accueilli par sa *Dame*, qui d'une main recevoit ses armes pesantes, & de l'autre le pressoit contre son sein. Leurs enfans essayoient la lance redoutable, avec laquelle leur père avoit combattu ; ces armes sont aujourd'hui dans nos arsenaux, & l'homme vigoureux de nos jours les regarde avec étonnement.

L'ÉRUPTION des règles est assez généralement regardée comme nécessaire pour annoncer la puberté : j'ai dit au chapitre qui a cet état pour objet, que le flux menstruel le prévient quelquefois, puisque des filles auroient annoncé la puberté presqu'en naissant, si ce flux n'en étoit dans certains cas un signe équivoque. Je ne rapporterai pas ici les observations que j'ai indiquées ailleurs (*a*). Je dois combattre un préju-

---

(*a*) Voyez le chap. VI, du second volume.

gé dont quelques personnes sont trop prévenues : elles assurent, en comparant les femmes aux végétaux, que les premières sont incapables d'user de mariage si elles ne sont réglées ; que du moins la conception n'aura pas lieu dans ces individus; parce que semblables aux arbres, la femme ne peut porter de fruits qu'après avoir montré des fleurs. Cette prévention peut être désavantageuse à une jeune fille très-propre au mariage, & dont l'aptitude à cet état est quelquefois la cause de ce retard. Elle peut encore être désavantageuse à des époux, qui s'imaginant ne point trouver dans leur femme le signe qui annonce la capacité requise pour la conception, négligeroient de s'en occuper, & se chagrineroient sur un mal qui n'en est pas toujours un.

Il arrive quelquefois, dit M. de Buffon, que la conception devance les signes de la puberté ; il y a beaucoup de femmes qui sont devenues mères avant que d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement naturel à leur sexe: il y en a même quelques-unes qui, sans être jamais sujettes à cet écoulement périodique, ne laissent pas

d'engendrer. Ceci prouve bien clairement que le ſang des menſtrues n'eſt qu'une matière acceſſoire à la génération ; qu'elle peut être ſuppléée...... On ſait auſſi que la ceſſation des règles, qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante ans, ne met pas toutes les femmes hors d'état de concevoir ; il y en a qui ont conçu à ſoixante ans, à ſoixante & dix ans, & même dans un âge plus avancé. On regardera ſi l'on veut ces exemples, quoiqu'aſſez fréquens, comme des exceptions à la règle ; mais ils ſuffiſent pour faire voir que la matière des menſtrues n'eſt pas eſſentielle à la génération (*a*).

On obſerve tous les jours des filles aſſez âgées pour devoir être nubiles, en qui l'éruption du ſang menſtruel ne s'eſt pas encore faite ; mais on remarque auſſi que le mariage donne à ces individus ce qu'on croit leur manquer pour être capables de concevoir. Et quand après les approches de l'homme l'écoulement du ſang menſtruel ne ſurviendroit

[*a*] *Hiſtoire Naturelle*, tom. IV. *De la Puberté.*

droit pas, il ſeroit abſurde d'en prendre aucun chagrin, puiſque la femme a pu concevoir ſans cet écoulement.

FABRICE Hildan parle d'une femme de quarante ans, qui n'avoit jamais été réglée, ni avant, ni après ſon mariage, & qui avoit cependant eu ſept enfans, qui tous ont joui de la meilleure ſanté (*a*). La femme d'un meûnier, âgée de vingt-quatre ans, lorſque M. Roeſler donna l'obſervation dont elle eſt le ſujet, après huit années de mariage, n'avoit jamais eu juſqu'alors la maladie de ſon ſexe, que pendant ſes groſſeſſes; de ſorte qu'elle étoit aſſurée d'être enceinte lorſque ſes règles paroiſſoient (*b*).

DES obſervations nombreuſes affirment que l'écoulement périodique peut ſe prolonger juſques dans l'extrême vieilleſſe, & même reparoître après une interruption de beaucoup d'années. M.

(*a*) *Ephémérides d'Allemagne*, ann. 1675 & 1676. Rondelet fait l'hiſtoire d'une femme de Montauban qui accoucha douze fois, & Joubert celle d'une autre qui eut dix-huit enfans, ſans que ces femmes euſſent jamais été réglées.

(*b*) *Ephémérides d'Allemagne*, année 1672.

de la Mettrie a vu à *Saint Malo*, une Religieuse âgée de soixante ans, qui étoit encore réglée. On trouve dans le *Journal de Médecine* (a) l'observation singulière d'une femme qui cessa d'être réglée à quarante-cinq ans, & chez laquelle l'écoulement périodique reparut dans la soixante-douzième année, par une peur qu'eut cette femme. Elle étoit encore très-bien réglée à soixante & quinze ans. Une femme de condition dans le Vellay, eut l'écoulement de son sexe dans sa centième année, après cinquante ans de suppression, de même que dans la fleur de sa jeunesse (b).

On sait que le dérangement des règles & leur suppression, outre les coups qu'ils portent à la population, occasionent aux femmes un si grand nom-

(a) Tome XVI, pag. 153.

(b) *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708. Madame la Marquise de S.... V.... qui fait le sujet de cette observation, continua encore à être réglée jusques dans sa cent quatrième année. Ce fait contredit ce qu'avance M. de la Mettrie, que l'apparition des règles dans un âge aussi avancé, annonce une prompte mort.

bre de maladies, & de caractères si différens, que d'habiles Médecins sont embarrassés sur les moyens de les combattre ; ils le sont d'autant plus, que la variété des symptômes qui se présentent ne permet pas toujours d'en connoître la véritable cause. Ces maladies sont aussi d'autant plus funestes, qu'il faut peu de chose pour diminuer ou supprimer les règles dans une femme délicate & sensible. La crainte, la colère, la frayeur, un air épais & lourd, les alimens qui échauffent ou irritent, l'eau à la glace, l'usage des acides, la vie sédentaire & oisive, sont autant d'agens qui peuvent causer la suppression ; & il est facile de décider quelles femmes doivent y être le plus exposées [*a*].

(*a*) Je ne contredis pas ce que j'ai dit plus haut. Les femmes oisives, par la raison qu'elles perdent plus de sang menstruel que les autres, & que les intervalles entre les règles sont moins considérables, deviennent aussi plus exposées aux accidens que cause une suppression subite. Elles sont par leur foiblesse susceptibles des plus légères impressions : j'ai vu une de ces femmes obligé de garder le lit à chaque retour du flux menstruel : s'exposoit-elle aux impressions de l'atmosphère ; la suppression de l'écoulement excitoit un gonflement à la poitrine, une oppression qui ne cédoit qu'aux saignées, & aux remèdes employés pour rétablir le cours ordinaire de la Nature.

Il s'offre ici naturellement une question intéressante : savoir, *si par les loix de la Nature, les hommes sont sujets aux mêmes évacuations périodiques que les femmes* ? Sanctorius affirme cette évacuation, & d'autres Médecins soutiennent le contraire. Cette question fut proposée à Paris aux écoles de Médecine en 1764, par M. de la Poterie, qui conclut affirmativement. Ce Médecin, après avoir défini les évacuations périodiques, & avoir décrit les principaux symptômes qui annoncent cet événement chez une jeune fille, évacuations qu'il convient être beaucoup plns sensibles chez les femmes que chez les hommes ; prétend que ceux-ci, à cette différence & à la qualité des symptômes près, éprouvent également tous les mois une évacuation critique, dont il cite une infinité d'exemples. Entr'autres il rapporte ceux d'un marchand de Leyde, qui, selon Freind, avoit tous les mois une évacuation par les hémorrhoïdes ; d'un Irlandois par le bout du petit doigt ; de différens sujets par les pores, ou par le vomissement, ou par divers couloirs. Boerhaave a observé que certains

maux de têtes périodiques ne reconnoiſſoient pas d'autres cauſes.

Si l'on ſe rappelle que l'écoulement périodique a pour cauſe première la plénitude, on conviendra que chez les hommes pléthoriques & oiſifs, il doit ſe faire une ſecrétion plus ou moins conſidérable de l'humeur ſuperflue, & que ſa ſuppreſſion doit cauſer des accidens, qui, pour pluſieurs raiſons, doivent être moins graves que chez les femmes.

On a vu quelques hommes avoir le flux menſtruel d'une manière bien marquée. Zacutus Luſitanus nous en a laiſſé une obſervation très-ſingulière. C'eſt celle d'un homme privé de barbe, & qui tous les mois, éprouvoit durant quatre ou cinq jours une hémorragie aſſez conſidérable, par une partie point du tout faite pour donner paſſage au ſang ; & s'il arrivoit que cet écoulement ſe fit avec quelque difficulté, des reſſentimens de collique, un mal de reins, une peſanteur extraordinaire, l'avertiſſoient de recourir à une ſaignée du pied, qui rappellant ce cours étrange, diſſipoit tous les accidens (*a*).

(a) *Anecdotes de Médecine*, tom. II, Anecdote CXXXIII.

Un berger étoit poſitivement dans le même cas, à cela près, qu'il approchoit davantage de la nature du ſexe, par un ſein auſſi beau, auſſi bien formé que celui d'une fille de vingt ans. Il n'étoit pas le ſeul de ſa famille qui offrît un écoulement auſſi ſingulier : ſon père & quinze frères participoient tous à ce merveilleux phénomène (*a*). Il doit être très-rare, parce que chez les hommes le ſang circule plus librement que chez les femmes ; ayant le baſſin plus étroit & par conſéquent peu de vaiſſeaux artériels qui s'y diſtribuent, la plénitude dans cette cavité n'eſt pas ordinairement conſidérable. S'il y a néanmoins trop de ſang, il gonfle, diſtend la veine *hémorrohoïdale* interne, & forme cette tumeur connue ſous le nom d'*hémorrhoïdes*, par laquelle des hommes perdent chaque mois un ſang épais & ſurabondant.

Cette eſpèce d'hémorroïdes tient lieu de flux menſtruel aux hommes qui ont les vaiſſeaux mous & foibles, le ſang épais, le tempérament lâche, ſpongieux & gras, qui font bonne chère, & mè-

(*a*) *Journal de Médecine*, tom. V, pag. 280.

nent une vie trop ſédentaire. Ils doivent ſe garder de mettre aucun obſtacle à cet écoulement qui les débarraſſe d'un ſang inutile, capable de cauſer de grands ravages. Les anciens ont appellé cette évacuation le *flux d'or*, & ce n'eſt pas ſans raiſon, pour les avantages qu'il procure dans pluſieurs circonſtances.

STHAAL d'après les anciens, & ſurtout d'après Hippocrate, avoit bien reconnu l'efficacité des hémorrhoïdes dans pluſieurs maladies, lui qui nous a laiſſé des pillules connues ſous ſon nom, & dont la propriété eſt de provoquer le flux hémorrhoïdal. Les Allemands & les peuples qui habitent le nord, ſont tellement convaincus de l'utilité des hémorrhoïdes, qu'ils ont des recettes dont ils uſent pour les faire fluer lorſqu'elles ne paroiſſent pas (*a*).

ON trouve dans les *Tranſactions philoſophiques*, une obſervation qui ſuffira pour démontrer le danger auquel

---

[*a*] On peut conſulter à ce ſujet le *Traité de Médecine*, &c. par M. Robert, tom. II, chap. IV. Les obſervations que contient ce chapitre ſont très-intéreſſantes, & appuient avec force ce que nous avons avancé.

on s'expose en voulant s'opposer à un écoulement quelconque, par lequel la santé est raffermie. Un jeune homme de vingt-quatre ans, avoit depuis son enfance une hémorragie au pouce de la main gauche, d'où le sang sortoit réguliérement tous les mois, jusqu'à la quantité de quatre onces. A seize ans il en perdoit jusqu'à une demi-livre, & malgré cette perte, il se portoit bien & ne se sentoit nullement affoibli. Enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, il s'avisa d'appliquer un fer chaud sur son pouce, & par ce moyen arrêta le cours du sang, mais il lui en coûta cher. Depuis ce temps-là il ne s'est jamais bien porté; il est au contraire devenu sujet à des crachemens de sang qui ont épuisé ses forces, à de violentes coliques, à de grandes foiblesses & à plusieurs autres maladies (*a*).

FAUT-IL conclure d'après ces faits, que les hommes sont sujets à une évacuation périodique comme les femmes? Je n'ose l'assurer, mais je crois que, vu notre manière de vivre actuelle,

---

(*a*) *Transactions philosophiques*, année 1701. *Voyez* aussi le même Recueil, année 1685.

chaque individu a besoin, sur-tout celui qui n'exerce point assez ses facultés corporelles, de se procurer de temps en temps une évacuation qui remette dans l'économie animale, l'équilibre nécessaire pour y maintenir le bon ordre. L'homme des champs, est celui de tous les hommes dans lequel cette évacuation doit être moins sensible. Parmi les artisans sédentaires elle est d'une nécessité absolue, & ils languissent si elle n'a pas lieu. Les hommes de Lettres, les gens du monde, les Religieux, ènfin tous les états dans lesquels on est presqu'inactifs, se trouvent dans le même cas que les artisans sédentaires. Si chaque individu s'attachoit à étudier ce qui se passe physiquement en lui, (& cette étude consiste dans une observation facile à faire,) il découvriroit dans sa constitution les moyens de se fortifier le tempérament. Tel homme, s'il y prend garde, s'appercevra que les douleurs vagues dont il se ressent certains jours du mois, annoncent une évacuation quelconque qu'il faut favoriser. Il en est de même des assoupissemens, des migraines, des lassitudes, des éblouissemens, auxquels

d'autres perſonnes ſont ſujettes de temps en temps. Si, au lieu de ſe mettre au lit, de faire appeller le Médecin pour ces légères indiſpoſitions, on conſultoit la Nature, tout n'en iroit que mieux; car le lit ſur-tout, eſt mortel aux hommes de nos jours........ Nous ne ſommes heureux, qu'à proportion que nous nous éloignons de la Nature; les véritables médecins en rapprochent les principes de leur ſcience!

En m'étendant un peu ſur l'objet dont il eſt queſtion, je ne crains pas que l'on me reproche de m'être écarté du plan que je me ſuis tracé. J'ai cru devoir parler des indiſpoſitions qui affectent les hommes, dès qu'elles ſont relatives aux évacuations périodiques des femmes. Bien-loin d'avoir approfondi cet objet, je ne l'ai qu'effleuré; mais ce que j'en ai expoſé donnera peut-être envie à quelques-uns de mes lecteurs d'en ſavoir davantage. Ils n'auront pas beſoin de livres pour cela; ils trouveront dans l'étude de leur tempérament tout ce qu'ils peuvent deſirer, & la cauſe de leurs indiſpoſitions une fois connue, il ſera facile d'y remédier.

LES femelles des brutes ne ſont point ſujettes à un écoulement périodique ainſi que les femmes (*a*) : il n'eſt pas difficile d'expliquer pourquoi on obſerve cette différence. Les animaux ont les vaiſſeaux de la matrice plus durs, par conſéquent point aſſez dilatables pour admettre plus de fluide qu'ils n'en doivent recevoir. D'ailleurs, les animaux ſont preſque toujours dans une ſituation horizontale qui doit occaſionner une circulation plus égale que dans les femmes, dont la ſituation perpendiculaire détermine une plus grande quantité de ſang vers les parties naturelles, & en rend le retour moins facile. Quoique les animaux en général prennent beaucoup de nourriture, l'exercice qu'ils font, empêche qu'ils n'aient une trop grande quantité de ſang, & rien ne prouve mieux ce que j'ai dit plus haut, en parlant des femmes dont les règles ſont trop abondantes, que ce qu'on obſerve dans les femelles des brutes. Il eſt très-rare qu'elles avortent, parce que les vaiſſeaux

(*a*) Il faut en excepter les femelles de quelques eſpèces de ſinges.

de la matrice n'ont pas à réſiſter auſſi fréquemment à l'impulſion du ſang ſuperflu qui force & diſtend les vaiſſeaux dans leſquels il circule.

Je terminerai ce chapitre par une réflexion que m'a fait naître l'état malheureux dans lequel j'ai vu des jeunes filles lors de la première apparition des règles. On devroit, ce me ſemble, prendre quelques précautions, pour que ce premier écculement du flux menſtruel, n'effrayât point celles en qui il ſe fait.

J'ai vu une jeune perſonne aux portes de la mort, faute d'avoir été prévenue ſur ce qui devoit lui arriver. Les religieuſes qui l'environnoient m'avouèrent que des femmes imprudentes s'étoient amuſées de ſon étonnement, de ſa frayeur ! ..... L'infortunée vécut encore quatre ans, jouiſſant à peine d'une ſanté chancelante, & mourut des ſuites cruelles d'une nouvelle ſuppreſſion cauſée par la peur. Il n'eſt pas de Médecin qui ne puiſſe donner pluſieurs obſervations ſemblables, & ces cataſtrophes affligeantes ne doivent-elles pas dicter à une mère ce qu'il faut faire

pour les prévenir ? On dit tant de choſes inutiles aux enfans ! Que ne leur apprend-on ce qui doit ſe paſſer en eux aux approches de la puberté ! Que ne les prévient-on par des éclairciſſemens ménagés par la prudence, contre la ſurpriſe, la triſteſſe, la frayeur, auxquelles ſont expoſées les filles délicates & ſenſibles, dans des momens critiques, qui peuvent influer ſur le bonheur de leurs jours !



CHAPITRE IV.

De la Génération.

ON ne préſumera pas que j'ai prétendu découvrir le myſtère de la Génération : il eſt encore voilé aux yeux des plus grands Phyſiciens [a].

L'UNIVERS ſortant du cahos à la voix du Créateur, fut peuplé [du moins le globe que nous habitons] d'animaux dont les eſpèces ſe ſont conſervées par une ſucceſſion prodigieuſe de générations. Le ſpectacle le plus impoſant, & la preuve la plus complette de l'exiſtence de l'Auteur de la Nature, eſt cette quantité étonnante d'eſpèces dans le règne animal, multipliant les individus de chacune des claſſes qui le compoſent, avec cette proportion admirable, par laquelle chaque eſpèce ſe conſerve au milieu

(a) M. Bonnet, Préface des *Conſidérations ſur les corps organiſés.*

d'une destruction générale. L'espèce se conserve tandis que l'individu meurt, parce que celui-ci ne disparoît qu'après avoir transmis, en quelque sorte, son existence; c'est un tribut qu'il doit à la Nature avant de rentrer dans la masse des êtres anéantis.

LA fonction par laquelle un individu produit son semblable, est ce qu'on appelle *reproduction* en général; expression qui peut s'appliquer aux animaux, aux végétaux, & que quelques-uns ont même cru devoir étendre au troisième règne de la Nature (*a*). La reproduction des animaux est ce qu'on appelle *génération*; elle demande absolument, dans presque tous les animaux, l'union du mâle avec la femelle. Je dis dans presque tous les animaux,

---

(*a*) Parmi les Anciens, quelques-uns, au rapport de Pline, ont cru que les pierres produisoient d'autres pierres. M. Peiresc, parmi les modernes, a renouvellé ce sentiment, & M. Tournefort l'a soutenu aidé de nombreuses observations; il a même montré à l'Académie des Sciences, des morceaux de mines d'or, d'argent & de cuivre d'une structure si singulière, qu'il étoit difficile d'expliquer leur formation sans avoir recours á l'hypothèse des *germes*. Voyez à ce sujet l'*Histoire de l'Académie*, année 1702. *Idem.* 1708 & 1711. *Transactions philosophiques*, 1664.

parce qu'il en eſt quelques-uns qui ſe reproduiſent ſans que cette union ſoit néceſſaire : la plupart des poiſſons, (quoique les deux ſexes concourent à cette reproduction,) les pucerons, les polypes, (ces derniers ſe multiplient même de bouture) prouvent qu'il peut y avoir quelques eſpéces d'animaux, où l'union des ſexes n'eſt pas néceſſaire à la reproduction.

L'ACCOUPLEMENT de l'homme avec la femme, abſolument néceſſaire pour que la génération ait lieu, produit un individu qui ſera l'un ou l'autre ; mais qu'eſt-ce qui le produit particulièrement cet individu? Etoit-il dans la liqueur que le mâle a dardé pendant la copulation ? Cette liqueur a-t-elle trouvé dans la matrice un œuf prêt à être fécondé ? La femme en partageant les tranſports de l'homme, a-t-elle mêlé à l'humeur ſéminale de celui-ci, un fluide capable de produire un être organiſé comme elle ?

CES queſtions doivent reſter inſolubles tant que les plus grands phyſiciens ne s'accorderont pas ſur l'eſſence abſolue de la liqueur ſéminale ; & ce que j'ai expoſé ailleurs, démontre combien les

les sentimens sont partagés à ce sujet. C'est néanmoins de cet accord unanime que dépend la connoissance précise de notre origine. Si l'homme est contenu dans un œuf déposé dans les ovaires, le systême des molécules organiques s'écroule ; mais aussi que l'on démontre que la femelle ne contient pas d'œufs, il faut alors abandonner les ovaires, reconnoître en leur place des testicules qui, comme dans le mâle, filtrent & préparent une véritable semence. Il faut ensuite supposer dans ces semences, ou l'homme tout entier, ou seulement des parties, qui, en s'unissant les unes aux autres, concourent à former un animal semblable à celui à qui appartient la liqueur. L'homme nage-t-il dans cette liqueur tout formé ? Dans ce cas, d'où vient-il ? Où étoit-il lorsque les particules du fluide séminal étoient encore dans le germe des alimens que la terre renfermoit dans son sein ? Ce fluide est-il composé d'une infinité de molécules vivantes, qui, par une force que nous ne connoissons pas, s'assimilent entr'elles, & parviennent à former un tout organisé ? ..... J'aimerois encore

mieux que l'homme sortît entièrement formé des mains du Créateur, que d'avoir à expliquer d'une manière convaincante l'arrangement de toutes ces parties. Je pourrois éblouir les hommes, qui, dans l'animal, ne voient que l'extérieur ou à peu près; mais je n'oserois dire à l'Anatomiste, cet étonnant appareil de fibres, de membranes, de vaisseaux, de ligamens, de tendons, de muscles, de veines, d'artères, &c. qui entrent dans la composition du corps d'un animal; la structure, les rapports, & le jeu de toutes ces parties; ce tout aussi composé, aussi harmonique; tout cela est formé par le simple concours des molécules mues ou dirigées suivant certaines loix à nous inconnues.

Ce qui se passe durant l'union des sexes, ne nous met guères plus à portée de découvrir le mystère de la génération que les systêmes; parce que ce n'est pas dans l'extase du plaisir que l'homme observe; & quand même il le pourroit faire, il n'en seroit pas plus avancé, à cause des bornes qui arrêteroient nécessairement ses opérations. Je crois néanmoins qu'il en est des dé-

couvertes à faire sur cet objet, comme de celles qui se font sur l'agriculture. Un philosophe bâtit une hypothèse du fond de son cabinet, tandis que c'est *sur le fait* qu'il faut tâcher de prendre la Nature. L'homme qui observe ira plus loin que celui qui s'attache à donner un systême [a]. Il y a plus, un seul homme n'est pas en état de faire des observations sur lesquelles on puisse raisonnablement compter. Je voudrois, si la manière dont se fait la génération importe à savoir pour le bonheur des hommes, & l'on peut en douter; je voudrois, dis-je, que tous fussent admis à donner les découvertes qu'ils auroient pu faire. On m'objectera qu'il en est peu en état de s'attacher à ces objets..... Il en est assez pour renverser toutes les hypothèses des philosophes, si on pouvoit interroger les hommes sur les remarques qu'ils ont pu faire,

(a) » Il y a deux classes de Savans; il y en a qui » observent souvent sans écrire; il y en a aussi qui » écrivent sans observer. On ne sauroit trop augmenter la première de ces classes, ni peut être trop » diminuer la seconde. Une troisième classe est plus » mauvaise encore, c'est celle qui observe mal. » *Lettre* de M. de Haller à M. Bonnet.

ou qu'ils feroient dans la suite sur les *données* qui leur seroient communiquées.

On sauroit bientôt par ce moyen, si la liqueur que répandent les femmes est essentielle à la génération ; & tel physicien seroit obligé de bâtir un autre systême, s'il s'appercevoit que la plupart des femmes qui sacrifient à l'amour par obéissance, sans partager en aucune façon la volupté, sont celles à qui l'état a le plus d'obligation. On sauroit aussi alors, dans quelle circonstance les époux réussissent le mieux dans ce qu'ils entreprennent. On sauroit, par exemple, en supposant l'émission des deux côtés, s'il est nécessaire qu'elles se fassent en même temps, & pourquoi certains époux égoïstes dans la jouissance, ne laissent pas de rendre leurs femmes fécondes, quoiqu'ils s'occupent très-peu du plaisir qui n'est pas le leur. On sauroit encore, & il faut avouer que ceci chagrineroit fort les auteurs de certains systêmes; on sauroit, dis-je, qu'il y a des femmes ardentes au plaisir, qui n'ont pu concevoir que dans certains momens où elles ne desiroient rien moins que les

careſſes d'un époux, auxquelles même elles n'ont répondu en aucune manière que ce puiſſe être..... On ſauroit enfin, comme Socrate, que l'on ne ſait rien; il faudroit recommencer des ſyſtêmes nouveaux, ou du moins beaucoup retoucher les anciens pour les accorder avec les obſervations faites par des *hommes de l'art.*

C'EST alors qu'on pourroit appliquer à la génération, ces paroles de M. Scheuchzer. » On s'eſt trop preſſé de » bâtir des ſyſtêmes; les expériences » ſont les matériaux des ſyſtêmes, il » faut en avoir fait une infinité pour » en bien fonder un; agir autrement, » c'eſt bâtir ſans matériaux..... Multiplions les expériences; on pourra » penſer à un ſyſtême de phyſique, » quand on aura une Hiſtoire Naturelle complette (*a*). Nous ſommes » obligés, diſoit il y a long-temps » M. de Fontenelle, à ne regarder » préſentement les ſciences que comme » étant au berceau, du moins la phy-

(*a*) Voyez l'ouvrage de M. Scheuchzer, ſur les *Plantes avant le déluge*; les *Mémoires de Trévoux*, Janvier 1783.

» ſique....... Il faut que la phyſique » *ſyſtématique* attende à élever des édi» fices, que la phyſique *expérimentale* » ſoit en état de lui fournir les ma» tériaux néceſſaires..... Nul ſyſtême » général, de peur de tomber dans l'in» convénient des ſyſtêmes précipités, » dont l'impatience de l'eſprit humain » ne s'accommode que trop bien, & » qui étant une fois établis s'oppoſent » aux vérités qui ſurviennent » (*a*).

QUE l'on ne m'objecte pas qu'il y a aſſez long-temps que les hommes s'exercent ſur la génération, pour qu'on puiſſe en expoſer le myſtère avec la certitude de l'avoir développé : je répondrai que nous ſommes très-éloignés d'en ſavoir ſuffiſamment, même pour hazarder des opinions. On ne ſait encore lequel de l'homme ou de la femme contribue immédiatement à la génération ! On n'eſt pas ſeulement d'accord ſur cette queſtion ; *la femme a-t-elle une ſemence particulière ou non* ?

EN jetant un coup d'œil ſur quel-

(*a*) *Hiſtoire de l'Académie des Sciences*. Voyez la Préface.

ques-uns des systêmes que la vanité d'expliquer toutes les opérations de la Nature a fait imaginer aux hommes, on verra combien les idées se sont changées à la création de chacun de ces systêmes, & si nous sommes beaucoup plus avancés aujourd'hui qu'on l'étoit du temps d'Aristote, relativement à la génération.

Ce Philosophe (*a*) avoit adopté le systême qui admet l'homme seul comme le principe de la génération, en y fournissant la liqueur prolifique; liqueur, qui, selon lui, ne se trouve pas dans la femme, ou du moins n'y sert à rien pour la formation du fœtus. C'est le sang menstruel qu'Aristote regarde comme nécessaire dans la femme pour la génération : il sert à la formation, au développement & à la nourriture du fœtus, mais le principe efficient existe seulement dans la liqueur du mâle, laquelle n'agit pas comme matière, mais comme cause (*b*).

(*a*) *De Gener.* lib. I.

(*b*) *Histoire Naturelle*, tom. IV. Aristote, *Hist. Animal.* lib. VII, cap. XVII. *De Generat. Animal.* lib. II, cap. IV.

UNE partie des philoſophes qui ont ſuivi le ſentiment d'Ariſtote, ont cherché, comme Avicenne, des raiſons pour prouver que les femelles n'avoient point de liqueur prolifique, & ils ont abſolument regardé le ſang menſtruel comme la ſeule liqueur fournie par les femelles pour la génération. La ſemence du mâle n'a été regardée par eux que comme un agent capable de communiquer aux menſtrues, un mouvement d'où naiſſoit un individu. Quelques-uns ont avancé que le ſang menſtruel ſuffiſoit pour la formation de l'animal, & que la ſemence de l'homme lui donnoit la vie ; qu'en un mot, cette liqueur contenoit l'ame, & que c'étoit l'homme qui la tranſmettoit au fœtus.

HIPPOCRATE en rejetant l'opinion de ceux qui l'avoient précédé, opinion dans laquelle l'homme avoit ſeul tout l'avantage, puiſque la femme étoit deſtinée à donner ſeulement le lieu où l'embryon devoit être dépoſé ; Hippocrate, dis-je, a cru que le concours & le mêlange des deux ſemences étoit abſolument néceſſaire à la formation du

du fœtus. Il fondoit fon affertion fur les raifons fuivantes.

1.° La femme rend de la femence comme l'homme.

2.° Elle reffent la même volupté.

3.° La tendreffe pour les enfans eft égale des deux côtés.

4.° Les enfans reffemblent, non-feulement au pere, mais auffi à la mère par la figure & le caractère (*a*).

Ce fyftême, beaucoup plus fuivi que celui d'Ariftote, puifqu'il a paffé jufqu'à nous, & qu'il trouve encore des fectateurs, eft pofé, comme on peut le voir, par les affertions, fur des fondemens qui ne font point inébranlables, puifque les modernes les ont renverfés pour établir une nouvelle théorie. Hippocrate croyoit auffi que les enfans mâles provenoient de la liqueur préparée dans le tefticule droit chez l'homme, & dans les ovaires du même côté dans la femme; & qu'au contraire, les femelles tiroient leur origine de ces mêmes parties fituées au côté gauche.

Une obfervation faite par M. Bel.

(*a*) Hipp. lib. *de Genitura.*

bing en 1736, favoriseroit singulièrement le systême d'Hippocrate, si d'autres observations ne la rendoient sans conséquence. Dans une femme morte en travail d'enfant, après avoir donné neuf garçons sans avoir jamais eu de filles, on trouva l'ovaire droit en très-bon état, le gauche au contraire, maigre & flétri, ne paroissoit qu'un tissu de membranes desséchées (*a*). A l'égard des hommes, on sait, & je l'ai dit ailleurs, que celui qui est privé d'un testicule peut engendrer également des mâles & des femelles. Cyprianus parle d'un fœtus animal qu'on fut obligé de retirer de la trompe droite de la mère qui survécut à cette opération, & qui l'année suivante eut deux jumeaux, un mâle & une femelle; cependant, il y a tout lieu de présumer que l'opération avoit détruit l'ouverture de la trompe droite. Ainsi le systême d'Hippocrate,

---

(*a*) *Dissertation Chirurgicale*, *donnée à Altorf le 20 Décembre* 1756, par M. Kelhing, sur une matrice qui s'est ouverte dans les douleurs de l'accouchement. Voyez la *Collection des Thèses médico-chirurgicales*, &c. recueillies & publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en François par M. Macquart, tom. II.

qui assigne un côté propre à chaque individu du sexe différent, ne peut trouver aucun appui dans l'observation précédente.

HARVEY prétend, d'après ses observations, que l'homme & tous les animaux viennent d'un œuf: la seule différence qui soit entr'eux, est que les uns sortent de la mère encore contenus dans leur coquille, & que les autres prennent leur origine, acquièrent leur accroissement, & arrivent à leur développement entier avant de sortir de la matrice. Tous les animaux femelles ont des œufs dans lesquels est une liqueur crystalline où se commence la formation de l'animal. On verra par la suite, que plusieurs physiciens croient que le fœtus est contenu tout formé dans l'œuf, & que la génération n'est qu'un développement successif des parties de l'animal, occasioné par l'action du fluide séminal. Mais Harvey n'est pas de ce sentiment. La génération, selon cet anatomiste, est l'ouvrage de la matrice; jamais il n'y entre de semence du mâle; la matrice conçoit le *fœtus*, par une espèce de contagion

que la liqueur du mâle lui communique ; la femelle eſt rendue féconde par le mâle, comme le fer, après qu'il a été touché par l'aimant, acquiert la vertu magnétique ; enfin, Harvey déſeſpérant de donner une explication claire & diſtincte de la génération, compare la matrice fécondée au cerveau. *L'une conçoit*, dit-il, *le fœtus, comme l'autre les idées qui s'y forment* ; explication étrange, s'écrie M. de Maupertuis, & qui doit bien humilier ceux qui veulent pénétrer les ſecrets de la Nature (*a*) !

La découverte des œufs excita une vive fermentation parmi les Naturaliſtes. Stenon prétendit en avoir vu le premier ; Graaf & Swammerdam lui diſputerent cette gloire. M. de Buffon dit, que la plupart des Anatomiſtes donnèrent aux teſticules de la femme le nom d'*ovaires*, & aux véſicules qu'ils contiennent le nom d'*œufs*. Nous avons déjà vu que les œufs n'entrent pour rien dans le ſyſtême de ce Naturaliſte célè-

(a) *Vénus phyſique*, tom. VIII.

bre. Quoiqu'il en ſoit, ces anatomiſtes virent les œufs comme la cauſe première de la génération. Dans le même ovaire ces œufs ſont de différentes groſſeurs : les plus gros dans les ovaires des femmes ne ſont pas de la groſſeur d'un petit pois ; ils ſont très-petits dans les jeunes perſonnes de quatorze ou quinze ans : quelques auteurs ont même aſſuré d'après des obſervations, que les filles laſcives imitent quelquefois les poules ; qu'elles font des œufs, & qu'il ſuffit d'une penſée amoureuſe pour ébranler ces petits œufs, les détacher, les faire tomber (*a*). Ces œufs ſont petits, inféconds, mais l'âge & l'uſage des hommes les fait groſſir ; on en peut compter plus de vingt dans chaque ovaire ; ils y ſont fécondés par la partie ſpiritueuſe de la liqueur que répand l'homme durant la copulation ; enſuite ils ſe détachent & tombent dans la matrice par les trompes de *Fallope* : ainſi le fœtus eſt formé de la ſubſtance intérieure de

(*a*) Voyez les *Commentaires de M. de Haller ſur Boerhaave*, tom. V, part. II. La *Bibliothéque raiſonnée des Ouvrages des ſavans*, pour les mois de Janvier, Février & Mars, ann. 1751. art. XIII.

l'œuf; & le *placenta*, de la matière extérieure.

VALLISNIERI a essayé de renverser le systême des œufs, tel qu'il est ici présenté, en soutenant que les vésicules qu'on trouve dans les testicules de toutes les femelles ne sont pas des œufs, qu'elles ne sont autre chose que les réservoirs d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer, dit-il, à la génération & à la fécondation d'un autre œuf ou de quelque chose de semblable à un œuf, qui contient le fœtus tout formé. Malpighi s'est trouvé d'accord avec Vallisnieri sur les testicules des femmes. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après beaucoup d'observations, Vallisnieri conclut que l'ouvrage de la génération se fait dans les testicules de la femme, qu'il regarde toujours comme des ovaires, dit M. de Buffon, quoiqu'il n'y ait jamais trouvé d'œufs, & qu'il ait démontré au contraire que les vésicules ne sont pas des œufs (*a*).

CES contrariétés n'empêchent pas

(*a*) *Histoire Naturelle*, tom. V.

Vallisnieri de croire à la préexistence des germes dont j'ai déjà parlé, & d'avancer avec beaucoup d'autres physiciens, que dans l'ovaire de la première femme étoient contenus les œufs de toute la race humaine, jusqu'à l'extinction de l'espèce.

On a opposé au système des œufs, celui des animalcules, ou animaux spermatiques, que tant d'observateurs assurent avoir découverts dans la liqueur séminale des deux sexes. Je ne répéterai point ici ce que j'ai exposé au sujet des animalcules, ou animaux spermatiques, au chapitre où j'ai parlé de la liqueur séminale (*a*). Je vais seulement exposer, en peu de mots, comment un célèbre médecin (*b*) expliquoit l'hypothèse de la génération, par les vers *spermatiques.*

Il faut admettre dans la semence du mâle ces petits animaux, contre l'existence desquels on peut former les objections les plus fortes. Il faut encore

(*a*) Voyez le chapitre II de ce volume.

(*b*) Feu M. Astruc, Professeur au Collége Royal.

admettre dans la femelle, des œufs pour y recevoir le ver contenu dans la ſemence du mâle, & alors tout paroîtra favorable à l'hypothèſe dont il eſt queſtion.

L'ŒUF ou la véſicule fournie par la femme, comprend tout l'*arrière-faix*, c'eſt-à-dire, le *placenta*, & les enveloppes du fœtus. Le ver fourni par l'homme, fait proprement le fœtus, & la femme fournit le nid. Dès que l'accouplement a été fait, que la ſemence a été reçue, la matrice ſe reſſerre. La ſemence qui s'y trouve entretenue, n'y reſte pas long-temps; elle eſt abſorbée par les pores, ou plutôt par les vaiſſeaux lymphatiques en grand nombre, qui ſont deſtinés à pomper les liqueurs; elle pénètre dans le ſang, & il n'en reſte aucune parcelle dans la matrice. Comment peut donc ſe faire la génération? Le voici.

LA ſemence diſparoît, elle eſt abſorbée, mais les vers ſpermatiques ne le ſont pas; ils reſtent dans la matrice, & s'y conſervent, parce que la ſubſtance de ce viſcère & ſa température ſont à peu près analogues à celles des teſticules. Il ne faut pas croire que la

ſemence de l'homme devienne inutile après avoir tranſmis dans la matrice les vers ſpermatiques; cette liqueur, après avoir pénétré les voies de la circulation & avoir parcouru toutes les parties du corps, doit néceſſairement être portée dans les ovaires, pour féconder les œufs & les faire croître. Dès que ceux-ci ſont pénétrés, il s'y fait un mouvement d'oſcillation ou de fermentation qui, occaſionant un gonflement de l'ovaire, le crevera vers la pratie la plus mince, ou plutôt l'ouvrira du côté qui eſt tourné vers l'entonnoir des trompes. On conçoit aiſément, qu'alors quelques-unes des véſicules doivent ſe détacher de l'ovaire & tomber dans la trompe. Si une ſeule ſe détache, il n'y aura qu'un fœtus, il y en aura deux dans certaines circonſtances, & ainſi du reſte. Cette véſicule étant arrivée à la matrice, nagera dans la féroſité lymphatique qui s'y eſt arrêtée depuis que l'orifice eſt fermée; & elle y nagera de façon que la partie qui eſt la plus peſante ſera en bas, & la plus légère en haut; & il eſt vraiſemblable que cette partie ſera deſtinée à former le *placenta*.

La véſicule nageant dans la matrice, ſe trouvera bientôt entourée par un grand nombre de petits vers qui tendront à s'y introduire, & il n'y en aura qu'un ſeul qui s'y introduira. Mais il ne faut pas croire qu'il s'y introduiſe à l'aveugle, ni au hazard; cette introduction ſera facile à concevoir, ſi l'on veut ſuppoſer dans la véſicule une cavité proportionnée au corps du petit animalcule; par exemple, un petit trou à *ſoupape*; dès que le ver ſera entré dans la cellule, la ſoupape ſuppoſée ſe fermera, & les autres vermiſſeaux en ſeront exclus; ils ne pourront pas même y tenir. Voilà le petit ver dans l'enveloppe, & la fécondation achevée. L'enveloppe augmente inſenſiblement par la nourriture qu'elle reçoit, & en continuant de s'accroître, elle remplit la cavité de la matrice où le *placenta* s'attache.

Boerhaave, qui d'après la prétendue découverte des animalcules ou vers ſpermatiques, enchérit encore ſur Leuwenhoek & Hartſocker, enjoliva l'hypothèſe dont il eſt queſtion. Les animalcules, parvenus dans la trompe, ſe déclarent une guerre ouverte; ils s'y

battent ; & le plus fort, après avoir jonché de morts le champ de bataille, tout glorieux de son triomphe & resté seul pour en jouir, va détacher l'œuf qu'il conduit dans l'*uterus*.

CETTE hypothèse ingénieuse des vers spermatiques, telle que M. Astruc la présentoit, a dû coûter beaucoup à son inventeur ; mais aussi il a eu l'avantage de pouvoir s'appuyer sur des observations, qui en quelque manière étoient des preuves, en supposant que ces observations fussent regardées comme incontestables. Hervey, dit avoir ouvert des biches une heure après l'accouplement, & n'avoit point trouvé de semence dans la matrice ; cependant les biches ne manquent jamais de concevoir. La semence ne reste donc pas dans la matrice après l'accouplement. Pourquoi les vers y restent-ils ? Il est croyable selon le docteur Crarden, que les pores qui peuvent admettre la semence, ne peuvent laisser passer les vers. La preuve que la semence entre dans le sang, est sensible par le changement qui arrive dans la chair & au lait des femelles qui ont conçu. La chair de chèvre, par exem-

ple, ſent le bouc : elle prend donc un mauvais goût du mêlange des parties de la ſemence, qui ayant été reçue dans le ſang, circule avec lui dans tout ſon cours.

En adoptant cette hypothèſe, il faut s'attendre à l'objection dont j'ai déjà parlé : pourquoi tant d'animaux inutiles? Quelle dépenſe ſuperflue! On répond à cette difficulté, en diſant : eſt-ce à l'homme de vouloir meſurer les deſſeins de Dieu dans ſes ouvrages? Cette réponſe eſt pieuſe ; mais elle n'eſt pas ſatisfaiſante dans une hypothèſe où l'on doit tout expliquer, ou abandonner le ſyſtême..... J'ai connu un religieux de l'Ordre de *Saint François* qui, eſſayant de faire un nouveau ſyſtême ſur le *Monde* planétaire, lorſqu'il ſe trouvoit forcé dans ſes retranchemens par des objections trop fortes, admettoit à chaque planette un Ange, auquel l'Auteur de la Nature avoit donné des ordres dès le commencement du monde, & tracé le chemin qu'il devoit tenir tout le temps que l'univers exiſteroit.

Dans le ſyſtême mixte des vers & des œufs, on fait encore des objections

contre la reſſemblance des enfans, tantôt au père, tantôt à la mère. Il ſemble que l'enfant devroit toujours reſſembler au père, ſi l'on n'admet que les vers pour la génération; ou bien à la mère, ſi l'on n'admet que les véſicules. A l'égard de la première reſſemblance, on y répond en ſuppoſant que tous les vers ont la même conformation, le même moule, la même marque que l'homme dont ils proviennent : voilà la reſſemblance du père. De l'autre côté, on ſuppoſe que la cellule de l'œuf repréſente en petit la conformation du viſage de la mère; & il eſt aiſé, à l'aide de ces deux ſuppoſitions très-gratuites, d'expliquer le méchaniſme de la reſſemblance, en admettant néanmoins encore une autre ſuppoſition : ſavoir, que preſque tous les garçons reſſemblent à la mère, & les filles au père. Les vers mâles ſont plus gros que les vers femelles; ainſi celui qui s'eſt gliſſé dans l'œuf, doit naturellement y conſerver ſa forme primitive, & tenir de l'animal d'où il vient. Qu'on s'imagine une figure toute faite, & qui eſt miſe dans un moule. Si le ver remplit exactement ſa cellule,

il perdra beaucoup de son empreinte primitive; & adaptant sa surface avec l'empreinte de la mère imprimée dans l'œuf, l'enfant ressemblera à la mère, &c. &c.

MAIS aussi, comme le prétend M. de Buffon, si en général les garçons ressemblent plus au père, & les filles à la mère, l'explication des ressemblances, par le systême des vers, porte à faux, & le systême aura beaucoup de difficulté à se soutenir.

M. le Camus a présenté aussi un systême sur la génération [a], & suivant ce médecin, la formation des animaux étant la même que celle des végétaux, ils se reproduisent de graine les uns comme les autres. Le cerveau est, dans les premiers la source de leur fécondité; il n'est qu'une graine *animo-végétale*, qui contient le principe générateur de tous les animaux. Il produit de petits êtres animés, comme les graines produisent de petites plantes.

(a) *Mémoires sur divers sujets de Médecine*, 1760, Mémoire premier.

La semence est, selon M. le Camus, composé de petits cerveaux émanés du grand cerveau de l'animal. Une goutte de la liqueur prolifique injectée dans la matrice, s'y gonfle & ne présente d'abord qu'un petit cerveau, ou une tête, d'où doivent sortir les extrêmités comme autant de branches, à peu près comme les lobes d'une féve se flonflent d'abord, pour pousser ensuite la tige & les racines. Ces petits cerveaux se rendent aux testicules par le moyen des nerfs, & il faut nécessairement, en suivant ce systême, que le grand cerveau, ainsi que la graine des végétaux, soit composé de petits embryons, qui attendent une place convenable pour s'y développer, car je ne crois pas que l'auteur du systême pense, comme Harvey, que la génération soit l'ouvrage de la matrice. Le public ne recevra jamais une hypothèse favorablement, lorsque l'auteur sera forcé de recourir à la métaphysique pour expliquer les opérations de la Nature.

Un systême sur la génération, qui à bien des égards est très-ingénieux, est celui du célèbre M. de Buffon. De

ſavans phyſiciens l'ont combattu, parce qu'il ne s'accordoit pas avec leur ſentiment; mais il n'en doit pas moins être regardé comme l'ouvrage d'un eſprit ſublime, éclairé, & dont les écarts même annoncent l'imagination la plus ſéduiſante, & la plus capable d'entraîner le lecteur.

On a déjà dit que M. de Buffon voit dans la Nature une matière commune aux végétaux & aux animaux, compoſée de *particules organiques*, vivantes, primitives, incorruptibles & toujours actives. Le mouvement de ces particules peut être arrêté par les molécules les plus groſſières des *mixtes*; mais dès qu'elles parviennent à ſe dégager, elles produiſent par leur réunion les différentes eſpèces d'êtres organiſés qui figurent dans le monde. Cette matière répandue par-tout, ſert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végète. Le ſurplus de ce qui eſt néceſſaire pour produire cet effet, eſt renvoyé de toutes les parties du corps dans un réſervoir commun, où il ſe forme en liqueur. Les organes de la génération ſont ce réſervoir. La liqueur ſéminale contient toutes les

molécules analogues au corps de l'animal, & déposée dans la matrice, elle produit un petit être entiérement semblable au *moule intérieur* dont les molécules faisoient partie.

Il n'y a point, selon le nouveau systême, de germes préexistans. La formation de l'animal est le produit d'une force inconnue, qui, comme celle de la pesanteur, pénétre toute la masse. La loi fondamentale de cette force est, que les molécules organiques qui ont le plus de rapport entr'elles, s'unissent plus étroitement. Dans l'union des deux individus, la liqueur que fournit le mâle, se mêle avec celle que fournit la femelle, & ces deux liqueurs n'en forment plus qu'une seule. Les molécules analogues, ou correspondantes de cette liqueur, tendent à se rapprocher, & à s'unir en vertu de leurs rapports. Et comme ces molécules ont été renvoyées des différentes parties de chaque individu où elles se sont pour ainsi dire moulées, elles conservent dans la liqueur séminale une disposition à représenter ces mêmes parties. De-là résulte la formation de l'embryon. A l'égard de la différence

du ſexe, ſi dans la copulation, les molécules fournies par le mâle ſurpaſſent en nombre & en activité celles que fournit la femelle, l'embryon qui en provient eſt un mâle, & tout le contraire ſi c'eſt la femelle qui a l'avantage dans l'acte d'où réſulte la génération. De-là, la reſſemblance plus ou moins marquée des enfans au père ou à la mère (*a*).

Au moyen de ce ſyſtême, l'auteur donne des explications des différences qui s'obſervent dans la génération, non-ſeulement de l'homme, mais encore dans celle des animaux de toutes les claſſes, &c. &c.

On doit diſtinguer parmi les ſavans qui ont combattu le ſyſtême que je viens d'expoſer, le célèbre M. de Haller & M. Bonnet. L'amour ſeul de la vérité a conduit ces deux hommes eſtimables, & on s'en apperçoit à la manière avec laquelle ils propoſent

(*a*) Voyez l'Hiſtoire Naturelle, tom. III, chap. II, III, IV, VI, VII: tom. IV, chap. X, XI, & la ſuite du volume.

leurs objections. Le premier ne convient pas de la réalité des molécules organiques ; il paroît croire que ce sont de véritables animaux, mais qui n'ont directement aucune influence, proprement dite, sur la génération (a). Ne seroit-il pas possible, dit M. le Baron de Haller, que ces animaux ne fussent autre chose que des insectes qui naissent dans tous les sucs pourris ? Et ne les trouve-t-on pas en grande quantité dans la liqueur séminale, précisément parce que les vésicules de la liqueur séminale & le voisinage des gros intestins, sont la situation la plus propre à la pourriture ? Si ces vers existent, comme en paroît être persuadé M. de Haller, on voit s'évanouir les molécules organiques sur lesquelles M. de Buffon a établi son hypothèse.

Le premier fait encore une objection sur la ressemblance des enfans à leurs pères, & cette objection est forte, car M. de Haller nie tout court cette ressemblance. Si je prouve ce point,

---

(a) M. de Haller combat l'opinion de M. de Buffon dans une préface qui est à la tête du second volume de la traduction allemande de l'*Histoire Naturelle*.

dit-il, les enfans ne feront plus les images de leurs pères, & le refte de l'édifice tombera de lui-même. Omettons que fur les exemples qu'on peut alléguer d'enfans qui ont reffemblé à leurs pères, il y en a toujours un grand nombre qui n'en ont eu ni traits, ni reffemblance. Je vais plus loin dans mes idées : il n'y a point d'homme, qui par la ftructure intérieure de fon corps reffemble à un autre, & par conféquent point d'enfant qui reffemble à fon père. C'eft l'anatomie, continue M. de Haller, qui m'a inftruit d'une fi fâcheufe vérité, qui n'a que trop multiplié mes travaux. Si les hommes fe reffembloient, on n'auroit befoin que d'une feule defcription, & d'une feule repréfentation des artères de la main ; par exemple : fi une fois ces deffeins reffembloient à l'original, ce feroit pour toujours. Mais la Nature eft bien éloignée d'une uniformité auffi avantageufe ; il n'y a jamais eu deux hommes dont tous les nerfs, toutes les artères, toutes les veines & même tous les os, n'aient été infiniment différens. Après avoir fait cinquante defcriptions des artères du bras, de la tête ou du cœur,

je les ai trouvées toutes les cinquante entièrement différentes.... Cette variété regne dans toute la Nature : jamais plante n'a été ſemblable à celle dont elle a été la graine ; ce qui cependant, ſelon M. de Buffon, devroit parfaitement avoir lieu, puiſqu'il n'y a point ici de mêlange des liqueurs ſéminales du mâle & de la femelle, dont l'une eut pu troubler l'autre........ L'enfant n'eſt donc pas l'image de ſon père : s'il l'étoit, pourroit-il avoir des parties dont ſon père eſt privé ? Il eſt conſtant chez les anatomiſtes, que mille & mille millions de vaiſſeaux ſe trouvent encore dans le fœtus qui ne ſont plus dans les perſonnes adultes & nubiles. Le fœtus a deux artères ombilicales, uneveine du même nom, un ouraque, un *thymus*, un trou ovale, & quantité d'autres parties dont ſon père eſt privé : il a un double rang de dents, pendant que ſon père n'en a qu'un ſimple.

Mais l'anatomie, dit encore M. de Haller, n'eſt pas une lumière qui brille pour tout le monde : allumons donc le Flambeau de la Nature, qui jette des rayons ſur les yeux les moins

ſavans ; conſidérons un Hottentot, qui n'a plus qu'un teſticule ; un Suiſſe, auquel, pour les deſcentes ſi communes dans ce peuple laborieux, l'on a coupé dans la jeuneſſe l'un des teſticules : cela s'eſt fait long-temps avant le temps que, ſelon M. de Buffon même, les particules abondantes ſoient renvoyées pour former une liqueur féminale. Mais ce Hottentot, ce Suiſſe, engendre des enfans, qui ne ſont privés d'aucunes parties, & qui ont les deux teſticules. Un homme qui a perdu une main, une jambe, un œil, ne laiſſe pas d'engendrer des enfans accomplis. Si M. de Buffon étoit tenté d'attribuer à la mère cette main & cet œil de l'enfant qui manquent au père, du moins le teſticule ſeroit hors du pouvoir de la mère, & il ne reſteroit plus rien à M. de Buffon, que d'avoir recours à un adultère univerſel chez toutes les nations : accuſation trop dure & trop peu vraiſemblable.

A ces faits, M. de Haller joint ceux qui démontrent qu'un père boîteux, difforme & défiguré, engendre des enfans ſains, dont l'épine du dos n'a pas la moindre reſſemblance avec celle du

père; qu'une chienne enfermée avec un ſeul mâle, privés tous deux d'oreilles, font des petits avec des oreilles complettes, &c.

Une autre objection à faire contre le ſyſtême combattu par M. de Haller, porte ſur l'arrangement des molécules organiques anologues, pour ſe raſſembler & concourir à la formation de telle ou telle partie. Quand même nous ſuppoſerions pour un moment, dit ce célèbre anatomiſte, que les images des inteſtins, des yeux, des oreilles, puiſſent s'aſſembler dans la liqueur ſéminale; quand même nous ſuppoſerions qu'ils y conſervent la reſſemblance du corps, dont ils tirent leur origine, nous verrions cependant ces particules organiſées nager ſans ordre dans la liqueur ſéminale; & M. de Buffon n'a point encore fait connoître la cauſe qui les met en ordre, qui joint les particules de l'œil du père avec les particules de l'œil de la mère, les droites avec les droites, & celles du côté gauche avec celles du côté gauche; qui place les particules de l'oreille en leur lieu & dans leur diſtance convenable; qui meſure avec exactitude la ſituation &

la proportion de toutes les parties; qui ajuſte mille & mille moitiés ſéparées d'artères, pour en faire un canal complet, qui ſe continue ſelon la longueur du corps; en un mot, qui ordonne le corps humain de façon que jamais un œil s'aille attacher au genou, qu'une oreille ne puiſſe ſe coller à la main, & qu'un doigt du pied n'aille jamais s'égarer au col, &c. &c.

Je ne ſaurois imaginer, continue M. de Haller, qu'il puiſſe y avoir entre les particules organiſées de la liqueur ſéminale, une différence, une forme qui les diſtingue les unes des autres, & qui ſépare les élémens du pied des élémens de l'œil; & quand même je ſuppoſerois que des veines & des nerfs *microſcopiques* nageaſſent dans la liqueur ſéminale, je ne trouverois cependant pas de force dans la Nature qui pût joindre, ſelon un plan tracé de toute éternité, les parties ſéparées du corps, ces mille & mille millions de veines, de nerfs, de fibres & d'os. Il me ſemble que M. de Buffon a tout-à-fait paſſé pardeſſus cette grande difficulté; ſemblable à Timante, qui au lieu de peindre la douleur d'Agamem-

non,

non, crut s'excuser en lui couvrant le visage d'un voile, M. de Buffon a besoin ici d'une force, qui ait des yeux, qui fasse un choix; qui se propose un but; qui, contre les loix d'une combinaison aveugle, amène toutes les fois, & immanquablement le même coup (*a*).

Il me semble que l'objection que fait ici M. de Haller, perd beaucoup de sa force s'il passe à M. de Buffon *les moules intérieurs*. Si l'on convient de la possibilité de ces moules, & que la liqueur séminale n'est composée que des particules qui ont passées par les moules, M. de Buffon a fait le pas le plus difficile, & son système entraîne nécessairement le lecteur. M. de Buffon l'a senti lui-même, & il est facile de s'appercevoir, à sa manière d'insister sur la possibilité du moule intérieur (*b*),

(*a*) La plupart des animaux conçoivent dans le premier accouplement, & font toujours des animaux réguliers, en comparaison desquels le nombre des monstres est si rare qu'il s'évanouit quand on l'examine selon les règles du calcul.

(*b*) *Voyez* tom. III, le chapitre *de la Reproduction en général.*

que de-là dépend l'explication de tous les faits qui accompagnent la reproduction générale. Ce célèbre Naturaliſte ne s'eſt pas diſſimulé les objections que l'on pourroit faire ſur la force inconnue, qui dans la matrice réunit toutes les particules qui doivent former l'œil, le nez, la main, &c. Que l'on admette ſeulement les loix par leſquelles les particules de matières vivantes ſont forcées de ſe mouler ſur chaque partie, ne ſera-t-on pas forcé d'admettre encore une force inconnue, qui conſerve aux molécules une tendance à ſe rapprocher les unes des autres, ſelon qu'elles ſe trouvent analogues à la partie qu'ils doivent former ? Ne voit-on pas avec quel art on explique la formation du fœtus, en rappellant les principes établis au commencement de l'ouvrage (*a*)?

M. de Haller attaque avec plus

(*a*) En liſant le chapitre qui a pour titre, *de la formation du fœtus*, tom. IV de l'*Hiſtoire Naturelle*, on voit que M. de Buffon n'a pas gliſſé auſſi légérement que M. de Haller le ſuppoſe, ſur l'arrangement des molécules organiques, mais alors il n'eſt plus temps de s'arrêter; les loix qui ſont poſées ailleurs applaniſſent les difficultés.

d'avantage le ſyſtême dont il s'agit, en niant l'exiſtence d'une liqueur ſéminale dans les femelles ; car dans ſon hypothèſe, M. de Buffon ne peut abſolument s'en paſſer : la moitié de ſon édifice eſt bâtie ſur ce fondement, puiſque ſans une liqueur ſéminale de la femme, il ne naîtroit, ſelon ſon ſyſtême, que des enfans mâles. Je ne trouve pas, dit M. de Haller, la moindre des preuves de l'exiſtence de cette liqueur ſéminale ; je ne trouve rien qui puiſſe me convaincre que le beau ſexe en jouiſſe, ni qu'il en répande & qu'il la mêle avec celle de l'homme (*a*). Les teſticules du mâle lui ſont propres depuis ſa première jeuneſſe : ils ſont parvenus à leur degré de maturité quand il s'accouple ; & le ſuc prolifique, que le mâle répand pour le grand ouvrage de la génération, tire ſon origine des teſticules, qui, depuis long-temps, ont été préparés pour le fournir. Mais les femelles, & ſur-

(*a*) M. de la Mettrie a rapproché dans ſon *Art de faire des garçons*, (chap II.) pluſieurs des objections que l'on peut faire contre l'exiſtence de la liqueur ſéminale dans les femmes.

tout la femme, n'ont point, ſelon M. de Haller, ces corps glanduleux que M. de Buffon affirme exiſter : toutes les femelles qui ſont mortes ſans concevoir n'en ont jamais eu. Dans le temps qu'une jeune beauté ſaine & nubile a conçu, elle ſe trouve encore entièrement privée de l'inſtrument de la prétendue liqueur ſéminale : où prendra-t-elle donc la liqueur ſéminale elle-même ?

Ce ſont les animaux qui engendrent fort vîte, & à de petits intervalles, qui ont pu faire croire à M. de Buffon que toutes les femelles qui ſont propres à la génération, ont des corps glanduleux, & par conſéquent des liqueurs ſéminales & des particules organiſées (*a*) : mais *il eſt inconteſtable*, dit M. de Haller, *que ces corps glanduleux ne ſont pas la cauſe de la fécondation, ils en ſont la ſuite :* ils ne naiſſent dans la femme qu'après la conception, ils ne ſe conſervent qu'un certain temps après l'accouchement,

(*a*) Voyez *la Bibliothéque raiſonnée des ouvrages des Savans*, pour les mois de Janvier, Février & Mars 1751, art. IV.

pour diſparoître peu à peu, & pour ne jamais être réparés par d'autres corps glanduleux ſemblables, à moins que la femme ne conçoive de nouveau.

M. de Haller oppoſe ſes expériences à celles de M. de Buffon. *J'ai ouvert*, dit-il, *ſans préjugé & ſans vue particulière, cent & cent femmes, tant vieilles que jeunes : je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au-delà de dix fois, & toujours dans des femmes groſſes, diſſéquées dans cet état, ou bientôt après l'accouchement.*

D'AUTRES circonſtances, & particulièrement l'inſenſibilité de pluſieurs femmes & de pluſieurs animaux femelles qui conçoivent, s'oppoſent au ſentiment de ceux qui croient que toutes les femmes, même celles qui ne ſont pas extraordinairement laſcives, répandent un ſuc prolifique dans l'acte de la génération. Quand elles en répandent il eſt ſûr qu'il n'entre pas dans la matrice, & par conſéquent qu'il ne ſert point à la génération. Car d'où viendroit à la matrice cette liqueur ſéminale ? *Qui l'a vue*, demande M. de Haller, *& qui a jamais trouvé dans le*

corps de la femme quelque chose qui ressemble à la matière séminale de l'homme ?

On voit par cet exposé, qu'il est impossible de concilier les sentimens de deux observateurs aussi célèbres que le sont MM. de Buffon & de Haller. Combien trouveroit-on encore d'objections contre le systême du premier, si j'exposois tout ce qu'a élevé M. Bonnet pour détruire l'explication de la reproduction par les molécules organiques (*a*) ? Il suffira de dire que celui-ci, fortement prévenu pour la préexistence des germes, & n'admettant en aucune manière la formation successive des individus, mais seulement un développement continuel des germes répandus dans l'univers, a de fortes raisons pour combattre la réunion des parties d'où doit résulter un tout organisé, un animal, une plante. » Cette admirable machine, (l'hom» me) dit M. Bonnet, a été d'abord » dessinée en petit par la même MAIN

(*a*) Voyez, *Considérations sur les corps organisés*, tom. I, chap. VII, VIII, IX ; & tom. II, chap. XV. &c. &c.

» qui a tracé le plan de l'univers.....
» Lorſque j'ai voulu eſſayer, conti-
» nue-t-il, de former un corps or-
» ganiſé ſans le ſecours d'un germe
» primitif, j'ai toujours été ſi mécon-
» tent des efforts de mon imagination,
» que j'ai très-bien compris que l'en-
» trepriſe étoit abſolument au deſſus
» de ſa portée. »

M. Bonnet expoſe les ſyſtêmes les plus accrédités ſur la génération, & accompagne ſes réflexions de faits qui peuvent rendre probables chacun de ces ſyſtêmes. Mais fortement prévenu que les germes préexiſtent à la conception, il n'eſt point étonnant que ſes forces ſe ſoient dirigées avec complaiſance vers ce ſyſtême.

M. de Haller a vu que le poulet appartenoit à la poule originairement, & qu'il préexiſtoit à la conception (*a*). Cette découverte annoncée en 1757, redoubla l'activité de M. Bonnet, qui

(*a*) Voyez les *Mémoires ſur la formation du Poulet*, par M. de Haller. C'étoit auſſi le ſentiment de Swammerdam; voyez la *Collection Académique*; la *Théologie des Inſectes*, où M. Lyonnet ſoutient la même opinion dans les notes qu'il a ajouté au texte de Leſſer.

continua ſes obſervations, ſi bien préſentées dans ſon ouvrage ſur les *Corps organiſés*. Il réſulte des expériences de MM. de Haller & Bonnet, que tous les êtres ſont contenus dans des germes qui ſe développent, & croiſſent lorſqu'ils rencontrent des matières convenables; qu'ils ne peuvent néanmoins ſe développer ſans être fécondés; que la matière qui les féconde ajoute à ce développement des modifications qui affectent l'extérieur & l'intérieur de ces germes; qu'enfin ces modifications ont toujours un rapport plus ou moins marqué avec l'individu qui opère la fécondation.

Quelques Phyſiciens en admettant l'hypothèſe de la *diſſémination*, hypothèſe dans laquelle les germes indeſtructifs de tout ce qui exiſte, ſont ſemés dans les élémens (*a*), ont penſé que par le méchaniſme de la reſpiration, la femme avaloit ces germes contenus dans l'air; qu'ils parvenoient juſques dans les ovaires en ſuivant le

(*a*) J'en ai parlé plus en détail au chap. II de ce Volume.

torrent de la circulation ; & que la ſemence du mâle parvenue juſques-là, y fécondoit ceux des germes qui y étoient diſpoſés. Il ſemble que pour ſe venger de la Nature, qui peut-être a voulu cacher aux yeux des hommes le mŷſtère de la génération, ceux-ci aient cherché à obſcurcir davantage ce myſtère par un ſyſtême, dont on ſent aſſez le ridicule.

Je ne me ſuis arrêté à expoſer les ſentimens de quelques hommes célèbres ſur la génération, qu'afin de prouver que rien n'eſt peut-être dans la Nature moins ſuſceptible d'être dévoilé, que les moyens immédiats qu'elle emploie pour parvenir à ſon but. Mais j'oſe dire ici, que pour élever ſa voix contre les ſyſtêmes ſur la génération, il faut les avoir étudiés avec beaucoup d'attention, & les avoir enſuite oppoſés les uns aux autres.

Malgré les obſervations de MM. de Haller & Bonnet, rien de plus ſéduiſant, je le répete, que le ſyſtême qu'ils combattent avec tant de force. M. de Buffon entraîne néceſſairement dès la première lecture : enſuite ſi l'on

approfondit les raifons, à l'aide defquelles ce grand Naturalifte foutient fon fyftême, on eft forcé d'admirer le génie de fon auteur, qui, fans s'éloigner de fes premiers principes, a fu expliquer toutes les opérations de la Nature (*a*). En admirant la grandeur des idées de cet homme célèbre, les obfervations délicates & nombreufes qui ont dû décider fon fyftême, il eft trifte fans doute pour l'efprit humain d'avouer que la génération eft encore un myftère..... Eh! pourquoi rougirions-nous de cet aveu? L'homme fublime, dont on vient de parler, a dit lui-même, en réfutant les fyftêmes des autres Naturaliftes...... « Il eft plus aifé » de *détruire* que *d'établir*......... La » queftion de la reproduction eft peut-» être de nature *à ne pouvoir être ja-» mais pleinement réfolue*..... En nous

(*a*) Ceux qui combattent M. de Buffon fans vouloir l'entendre, prétendent qu'il a trouvé fon fyftême dans Anaxagore, Ariftote, Hippocrate..... mais il fuffit de lire M. Buffon même, pour convenir, qu'en fuppofant que les premiers rudimens de fon fyftême, aient été puifé chez les anciens, il falloit un génie étonnant pour en tirer tout le parti qu'en a tiré l'auteur de l'*Hiftoire Naturelle*.

» conduisant bien dans cet examen
» nous en découvrirons tout ce qu'on
» peut en savoir, ou tout au moins
» nous reconnoîtrons nettement pour-
» quoi nous devons l'ignorer (*a*)......
» Si nous ne réussissons pas à expli-
» quer la méchanique dont se sert la
» Nature pour opérer la reproduction,
» au moins nous arriverons à quelque
» chose de plus *vraisemblable* que ce
» qu'on a dit jusqu'ici (*b*). »

C'EST avec ce doute continuel que les grands hommes essaient de développer les loix de la Nature, & non avec le ton affirmatif qui ne convient qu'à la médiocrité des talens. C'est encore avec cette modestie que M. Bonnet s'annonce, lorsqu'il dit : « Je
» ne prétends pas avoir découvert le
» mystère de la génération..... il est
» encore voilé aux yeux des plus
» grands Physiciens (*c*). » J'ai suivi les leçons de plusieurs professeurs célèbres ; ils exposoient avec toute la fa-

(*a*) *Histoire Naturelle de l'homme*, tome III, chap. II.

(*b*) *Idem*, *ibidem*.

(*c*) Voyez le commencement de ce Chapitre.

gacité dont ils étoient capables, les différens systêmes sur la génération, & ils finissoient par n'en admettre aucun, tant il est vrai que ce mystère *est encore voilé aux yeux des plus grands Physiciens* (*a*)!

Je ne terminerai pas cette courte exposition de quelques systêmes sur la génération, sans rapporter une anecdote bien capable de démontrer à quelles absurdités l'esprit humain s'attache quelquefois pour soutenir ses opinions.

La doctrine des générations fortuites avoit pris tant de crédit dès le commencement de ce siécle, que plusieurs personnes étoient persuadé qu'une sole pouvoit engendrer une grenouille. Ces personnes-là ne faisoient point attention que dans chaque classe d'animaux les espèces sont les mêmes; que la Nature suit avec constance les

(*a*) M. Ferrein entr'autres, étonnoit ses auditeurs lorsqu'il parloit de la génération : on admiroit la mémoire, la justesse des réflexions, la force des objections de ce célèbre Académicien : il terminoit son discours par n'admettre aucun systême, & il regardoit la reproduction des individus comme un mystère dont l'Auteur de la Nature s'est réservé la connoissance.

grands traits formés dès l'origine du monde ; que, comme le dit un de nos plus anciens romanciers,

..... d'un grain ou de ſemence,
Chacun rapporte ſa ſemblance :
D'homme vient homme, de fruiƈt vient fruiƈt ;
Et de beſte, beſte s'enſuit [a].

Un Chirurgien de Londres, aſſez fameux, nommé Saint-André, publioit le ſyſtême des générations fortuites en 1726, & il avoit, dit M. de Voltaire (*b*), [de qui nous empruntons ce fait] l'enthouſiaſme des nouvelles ſectes. Une de ſes voiſines pauvre & hardie, réſolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle étoit accouchée d'un lapreau. Saint-André, trouvant, dans l'aveu de cette femme, la confirmation de ſon ſyſtême, ne douta pas de cette aventure & en triompha avec ſes adhérens. Au bout de huit jours, cette femme accoucha encore, en préſence de trois

[*a*] Jean de Meun, dit *Clopinel*, dans le *Roman de la Roſe*.

(*b*) *Les ſingularités de la Nature.* chap. XXI.

témoins, d'un petit lapreau vivant.
» Saint-André, dit plaiſamment M.
» de Voltaire, montre par tout le fils
» de ſa voiſine. Les opinions ſe par-
» tagent; quelques-uns crient au mi-
» racle; les partiſans de Saint-André
» diſent que, ſuivant les loix de la
» Nature, il eſt étonnant que la choſe
» n'arrive pas plus ſouvent. Les gens
» ſenſés rient; mais tous donnent de
» l'argent à la mère des lapins. »

ELLE trouva le métier ſi bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la Juſtice ſe mêla des affaires de ſa famille. On ſurprit un petit lapreau qu'elle avoit fait venir, & qu'elle s'enfonçoit dans un orifice qui n'étoit pas fait pour lui. » Elle fut punie; le chirur-
» gien ſe cacha. Les papiers publics
» s'égayèrent ſur cette garenne, com-
» me ils ſe ſont égayés depuis ſur
» l'homme qui devoit ſe mettre dans
» une bouteille de deux pintes, &
» ſur le public qui vint en foule à ce
» ſpectacle, &c. »

AU milieu de tant d'incertitudes, de ſyſtêmes qui s'élèvent, ſe choquent, ſe détruiſent les uns par les autres, la

Nature reproduit les êtres : ses loix sont invariables. Tandis que les hommes cherchent à démontrer qu'ils doivent tantôt leur origine à un ver, tantôt qu'ils sont formés dans un œuf créé dès le commencement du monde, les individus naissent, se perfectionnent, multiplient, meurent, sans qu'aucun d'eux sache bien comment tout cela se fait. Il importe donc peu à l'homme d'être instruit sur ces objets, puisque la Nature les lui a caché.

Si nous cherchons quelque lumière au milieu des ténèbres qui couvrent la génération, nous verrons, (& sur ce point les auteurs sont d'accord) que pour qu'elle ait lieu, la liqueur prolifique de l'homme doit, pour féconder la femme, pénétrer dans la matrice, soit que les ovaires contiennent réellement des œufs, soit qu'ils renferment une véritable semence. De quelque façon que les choses se passent, il paroît constant que la génération dépend de l'action de la liqueur séminale sur l'ovaire ; & c'est durant la copulation, ou peu de temps après, que s'opère cette action.

Ce qui accompagne l'union des

ſexes ne peut que faire ſoupçonner ce qui ſe paſſe dans les parties internes de la femme qui concourent à la propagation de l'eſpèce.

DANS le moment le plus ſenſible de la copulation, les circonſtances qui l'accompagnent, communiquent aux organes de la femme une impulſion néceſſaire pour la fécondation. La matrice, (Pl. I, fig. 3 : Pl. IV, fig. 2.) entre dans une eſpèce de convulſion qui ſe communique bientôt aux trompes de Fallope, (Pl. IV, fig. 2, n.° 3.) celles-ci ſe gonflent & deviennent tendues par l'action des fibres muſculeuſes qui entrent dans leur compoſition. La frange de la trompe, (4, Pl. XII.) en s'appliquant à l'ovaire, (4, 4, Pl. I.) l'embraſſe ; & lorſque la ſemence de l'homme eſt lancée dans l'*uterus*, la matrice agitée en pouſſe une partie dans les trompes. Celles-ci, ſuſceptibles de la même agitation, portent à l'ovaire, la portion de liqueur prolifique qui eſt parvenue juſqu'à elles. La matière ſéminale frappe d'abord l'œuf qu'elle rencontre le premier. Je dis l'*œuf*, parce qu'enfin il faut, autant qu'il eſt poſſible, tabler ſur quelque

quelque chose, pour suivre le développement ou la formation du fœtus (*a*).

La liqueur séminale parvenue à l'œuf, donne à sa substance glaireuse un mouvement d'effervescence, une espèce d'inflammation qui le fait gonfler. Celui-ci ainsi fécondé, quitte l'ovaire, en rompant peu à peu, par son gonflement, les légers filets qui l'y attachoient. Il est aussi-tôt reçu par la trompe, dont le morceau frangé, (4, Pl. XII.) a resté appliqué à l'ovaire ; & comme cette trompe conserve par la présence de l'œuf, ses mouvemens de contraction, elle pousse peu à peu l'œuf dans la matrice. (4, 3, 2, 1, Pl. *idem.*)

Des observations prouvent évidemment que l'œuf peut être fécondé dans l'ovaire, & même y prendre son accroissement (*b*). On a vu des œufs

---

(a) Si l'on veut admettre l'émission d'une liqueur prolifique dans la femme, celle de l'homme sera dispensé de monter jusqu'aux ovaires, qu'il faudra alors appeller *testicules*, & du mêlange de ces deux liqueurs résultera le fœtus. Voyez à ce sujet le chap. X du tome IV de l'*Histoire Naturelle.*

(*b*) *Voyez* la fameuse observation communiquée à l'Académie des Sciences, en 1701, par M. Littre. Elle a pour objet un embryon fécondé & développé dans l'ovaire.

fécondés, s'échapper de l'ovaire & tomber dans le bas-ventre (*a*); d'autres enfin qui ayant pris la route de la trompe, y sont restés (*b*).

LA matrice est donc le lieu dans lequel le fœtus se trouve ordinairement renfermé. C'est-là que l'œuf, après être sorti de la trompe, continue à se gonfler. Lorsqu'il est devenu assez gros pour en attendre les parois, il s'y attache par des petits filets, qui en augmentant insensiblement, forment le *placenta*. [3, fig. 1; 4, fig. 2, Pl. XIII: & 1, Pl. XIV.] Mais avant ce développement, on découvre une veine & deux artères qui commencent à former un petit cordon ombilical. Il aboutit d'un côté à l'ombilic, & s'étendant peu à peu, il joint les vaisseaux de la matrice, pour établir une cir-

(*a*) Voyez l'*Anatomie* de M. Verdiere, tome II, chap. XI, art. 2. Le *Journal des Savans*, année 1696. Les *Nouvelles de la République des Lettres*, 1686. Les *Ephémérides des curieux de la Nature*, Déc. II, 1688. Observ. 10, &c.

(b) Voyez les *Mémoires de l'Academie Royale des Sciences*, années 1702 & 1715. *L'Anatomie de* Dionis, Bartholin, Riolan, &c. &c.

culation entre la mère & l'enfant au moyen des vaiſſeaux qui forment ce cordon ombilical, (6, 6, Pl. XIV, 8, 8, 8, *idem.* Voyez auſſi les fig. 1, 2, Pl. XIII.) & qui s'épanouiſſent dans le *placenta.* (2, 2, 2, 2, Pl. XIV.)

Le fœtus paſſe lentement par pluſieurs gradations. [fig. 1, 2, & 3, Pl. II; fig. 1 & 2, Pl. XIII; & 8, Pl. XII.] Trois ou quatre jours après que l'œuf eſt fécondé, on n'obſerve dans la matrice qu'une bulle ovale, tranſparente, remplie d'une humeur lymphatique, ſemblable à la glaire d'œuf; dans ſon milieu eſt un nuage plus opaque qui doit former l'embryon. Sept jours après la conception, on diſtingue à l'œil ſimple les premiers linéamens du fœtus, dans lequel on reconnoît foiblement la tête & le tronc, déſignés par deux véſicules: on ne voit point encore les extrêmités. A quinze jours on diſtingue la tête & les traits les plus apparens du viſage; le nez paroît ſous la forme d'un petit filet éminent, & perpendiculaire à une ligne qui fait connoître la ſéparation des lèvres; on découvre deux points

noirs à la place des yeux ; deux petits trous à celle des oreilles ; on voit aux deux côtés de la partie supérieure du tronc de petites protubérances qui sont les prémices des bras & des jambes. Ces premières ébauches des extrémités restent quelquefois en arrière, & la Nature s'arrête dans son travail : alors c'est un enfant sans bras & sans jambes.

Après trois semaines, le corps du fœtus s'est un peu augmenté ; les bras & les mains, les jambes & les pieds se distinguent. Vers la fin du premier mois de grossesse, le fœtus (fig. 1, Pl. II.) a un pouce de longueur ; il a la figure humaine bien décidée, toutes les parties de la face sont reconnoissables, le corps est dessiné, les branches & l'*abdomen* sont élevés, les membres sont formés, les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres ; des fibres pelotonées désignent les viscères. A six semaines, le fœtus est plus long ; la figure humaine commence à se perfectionner, la tête à proportion est plus grosse que les autres parties du corps.

Deux mois après la conception, le fœtus [fig. 2, Pl. II. & 8, Pl. XII.]

a deux pouces & un quart : il a à trois mois, trois pouces & demi ; à quatre mois & demi, il a cinq pouces de longueur. Alors tout le corps du fœtus est si fort augmenté, qu'on en peut bien aisément distinguer toutes les parties ; on peut même voir les ongles des doigts & des orteils. Il augmente toujours de plus en plus jusqu'à neuf mois, où il a environ un pied & deux pouces. (fig. 1 & 2, Pl. XIII.) Il faut cependant avouer qu'il est difficile de fixer les dimensions de ces parties, parce qu'il se trouve dans ces mesures, une variation considérable par rapport à la diversité des sujets. Il naît des enfans depuis douze jusqu'à dix-huit pouces ; & on en a vu un, qui, au sortir du sein de la mère, pesoit quarante livres (*a*).

Le fœtus, tout le temps qu'il reste dans la matrice, est environné de deux membranes, nommées le *chorion* & l'*amnios* ; (3, 3, 3, 3, Pl. II. fig.

(a) *Dictionnaire raisonné d'Anatomie*, art. GÉNÉRATION.

I. 2, 2, 2, fig. 2, Pl. *idem.*) la dernière contient les eaux dans lesquelles nage l'enfant, & ces enveloppes le garantissent des injures extérieures, rendues encore moins sensibles par l'eau qui l'environne.

Les poumons ne sont d'aucun usage au fœtus, du moins ne respirant pas, on doit le présumer ainsi. A l'égard de la nourriture, il la reçoit de la mère, par une circulation établie entre les vaisseaux de la matrice & ceux qui répondent au cordon ombilical, [8, 8, 8, Pl. XIV.] par le moyen du *placenta.* [1, Pl. *idem.*] On a vu, il est vrai, des enfans privés de ce cordon; alors il faut convenir que le fœtus a pu s'accroître, & se nourrir par une espèce d'imbibition, une absorption d'humeurs, au moyen des pores multipliés de la peau.

L'enfant formé dans la matrice, est plus immédiatement soumis à l'examen des Anatomistes: il n'arrive que trop fréquemment aux femmes grosses des malheurs, dont l'art tire des lumières qui servent à l'histoire du fœtus. C'est par ce moyen, que des observations nombreuses ont constaté

les détails que l'on vient d'expoſer très-ſuccinctement.

QUOIQUE l'on puiſſe dire que la conception ſoit l'ouvrage de la Nature, on a dû voir, par ce que nous avons expoſé, que c'eſt auſſi l'ouvrage des hommes. La Nature tend avec activité à la reproduction des êtres, mais elle ne peut agir dans pluſieurs circonſtances dont on a parlé juſqu'ici. L'enfant dans la matrice eſt encore confié à la Nature, qui ne peut néanmoins interrompre ſes loix, lorſque les hommes s'efforcent de les détruire. L'air, les alimens, les paſſions, les mœurs, les préjugés, tout influe ſur l'enfant renfermé dans le ſein de ſa mère. A peine en eſt-il ſorti, qu'exposé plus immédiatement aux agens extérieurs, il demande de nouveaux ſoins..... La nature les lui donne toujours, tandis que ceux auxquels il doit ſon exiſtence, ou les lui refuſent, ou, par une tendreſſe mal-entendue, lui en accordent qui tournent à ſon déſavantage. Tout n'eſt donc pas fait pour un père & une mère, lorſqu'ils ont réuſſi à former un être : tandis qu'il eſt encore dans la matrice, il exige les at-

tentions les plus ſcrupuleuſes ; dès qu'il eſt né, les auteurs de ſon exiſtence doivent ſe réunir pour aſſurer ſon bonheur. Ces objets intéreſſans ont été traités depuis quelques années par des hommes eſtimables, guidés par l'amour de l'humanité : je croirois manquer le but que je me ſuis propoſé, ſi je n'entrois dans leurs vues, en ajoutant à cet Ouvrage une ſuite qui aura pour objet la groſſeſſe, & les ſoins qu'exigent les enfans lorſque la raiſon ne peut encore les éclairer.

C'EST ainſi que le CRÉATEUR de toutes choſes a établi des loix pour la conſervation des animaux qui habitent notre globe. Nous avons vu l'homme paſſer de l'enfance à la puberté, & nous avons remarqué que dès-lors la Nature préparoit, dans chaque individu, les germes féconds qui doivent fournir à la propagation de l'eſpèce. En ſuivant l'individu dans les différens âges, nous avons toujours dû voir ce que la Nature fait pour le rendre heureux, s'il ne s'écarte pas des loix ſimples qu'elle lui preſcrit. Mais nous avons

pu remarquer, combien ceux qui s'écartent de ces loix ſacrées, en croyant multiplier leur bonheur, deviennent la proie des infirmités, ſuites ordinaires de l'abus des plaiſirs. Cette prodigalité des forces de l'homme nous a affligés en mettant ſous nos yeux de triſtes individus qui, au printemps de leurs jours, préſentent à la mort un front empreint des caractères d'une débauche impuiſſante. A ces fantômes effrayans, nous avons fait ſuccéder des vieillards vigoureux, qui, pour avoir ménagé leurs forces dans l'âge où elles ſemblent dicter les paſſions, marchent lentement vers leur tombe, le viſage ſerein, conduits par la Nature, & ſouriant encore à l'Amour. Nous avons jeté de temps en temps un coup d'œil ſur le bonheur qui réſulte de l'union des ſexes, lorſqu'elle eſt cimentée par la religion & les loix. Nous avons vu quelle influence avoit cette union ſacrée ſur les mœurs des citoyens, & ſur la puiſſance des états; combien elle eſt agréable à la Nature, dont les ouvrages annoncent par-tout la ſublimité du devoir qu'elle impoſe à chaque individu

de perpétuer ſon exiſtence.... Enfin, nous avons expoſé, dans cet Ouvrage, la morale de la Nature unie à la Religion, relativement à la propagation de l'eſpèce.... Nous ſerons aſſez récompenſés de nos travaux ſi nous avons pu être utile.

Fin du tome troiſième.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce troisième Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

DESCRIPTION *ANATOMIQUE* DES PLANCHES

Contenues dans cet Ouvrage.

PLANCHE PREMIÈRE.

LA figure repréſente la tête & le tronc d'une femme, où les quatre extrêmités ſont coupées proche des principales articulations, & dont le bas-ventre eſt ouvert pour laiſſer voir les parties eſſentielles de la génération, & d'autres qui y ont quelque rapport.

1 1. Les deux reins dans leur ſituation, avec les vaiſſeaux qui y entrent & en ſortent.

2. La veſſie renverſée ſur le côté, afin de laiſſer appercevoir la matrice dans ſa ſituation.

3. La matrice.

4 4 Les ovaires & les vaiſſeaux ſpermatiques qui y aboutiſſent.

5 5. Les vaiſſeaux ſpermatiques avant que

d'être réunis pour former le cordon spermatique.
6. La vulve ou orifice du vagin.
7. Le tronc de l'aorte inférieure au-dessus de sa bifurcation.
8. Le tronc de la veine cave.

Les détails nécessaires pour la connoissance de ces parties, & leurs fonctions, se trouvent exposés au chapitre V, de la seconde partie, pag. 179—211.

PLANCHE II.

Les figures de cette planche offrent les gradations par lesquelles le fœtus passe lorsqu'il est dans la matrice.

FIGURE 1.re

Un embryon de trois semaines ou d'un mois dans ses membranes, ouvertes en quatre parties. On y voit le développement du placenta & le cordon ombilical qui se rend au nombril du fœtus.

1. L'embryon.
2. Le cordon ombilical.
3, 3, 3, 3. Les membranes, ouvertes en quatre parties.

FIGURE 2.

Un fœtus de deux à trois mois, en

partie dans ſes membranes, avec ſon cordon ombilical. Il eſt dans la ſituation la plus ordinaire qu'il garde dans les membranes, où il nage dans les eaux.

1. Le fœtus.
2, 2, 2. Les membranes.
3. Le cordon ombilical qui va s'attacher au placenta.

FIGURE 3.

Autre ſituation que quelquefois le fœtus tient lorſqu'il eſt dans ſes membranes.

Voyez pour les détails, le chapitre IV de la troiſième partie, pag. 109, 160 & ſuivantes.

PLANCHE III.

On a expoſé dans cette planche, (tirée des œuvres de de Graaf,) les parties naturelles d'une fille nouvellement née, celles d'une fille de ſix ans, & la ſtructure intérieure du clitoris.

FIGURE 1.re

Elle repréſente la partie naturelle d'un enfant nouvellement né, plus ſenſible dans la figure ſuivante.

FIGURE 2.

La partie naturelle d'une fille âgée de six ans.

1. Orifice du vagin.
2, 2, 2. Rugosités dans la membrane.
3. Méat urinaire.
4, 4. Les grandes lèvres.
5. Le clitoris avec ses nymphes.

FIGURE 3.

Le clitoris auquel on a fait des incisions pour laisser appercevoir sa substance spongieuse.

FIGURE 4.

1. Le clitoris.
2. Son gland avec les nymphes renversées.
3, 3. Coupe qui laisse appercevoir la substance cellulaire & spongieuse de cette partie.

Consultez pour les deux premières figures, le chapitre V de la seconde partie, & sur-tout, le chapitre I.er de la troisième, qui traite de la virginité, pag. 1 — 15. Voyez pour les figures 3 & 4, les chapitres V & VI de la seconde partie, pag. 188 & 260.

PLANCHE IV.

Les parties repréſentées dans cette planche, ſont : 1.° celles extérieures qui diſtinguent l'homme; 2.° la matrice avec une de ſes trompes; 3.° le clitoris diverſement expoſé.

FIGURE 1.re

1. La partie diſtinctive de l'homme.
2. Le prépuce.
3. Le gland.

4 4. Le ſcrotum enveloppant les teſticules.

5. Ligne qu'on nomme le raphé & qui ſe termine à l'anus.

FIGURE 2.

1. Le corps de la matrice.
2. Son col ou orifice externe.
3. Une des trompes de Fallope coupée afin que l'on puiſſe découvrir ſa cavité.

FIGURE 3.

6. Le clitoris avec ſon prépuce.
7. Son gland, avec le bourelet que forme le prépuce.

FIGURE 4.

Elle offre les mêmes détails que la précédente, & de plus les jambes du clitoris coupées.

Voyez pour la figure première le chapitre IV de la seconde partie, pag. 143—160; & pour les trois autres, les chapitres V & VI, pag. 179—210, 261 & suivantes.

PLANCHE V.

On y voit la structure intérieure de la verge, avec la vessie, vues antérieurement.

1 1. L'origine des corps caverneux, qui réunis forment la partie spongieuse de la verge.
2. L'urètre.
3 3. Sa partie spongieuse.
4. Le gland de la verge, ou son extrémité.
5 5 5 5. Quantité considérable de vaisseaux & de nerfs qui se distribuent à cette partie.
6 6 6 6. *Idem.*
7. La partie antérieure de la vessie.
8 8. Les prostates ou corps glanduleux.
9. L'orifice du gland.
10. Le fond de la vessie.
o o o o La peau qui recouvre la verge & fait le prépuce.

Pour la description & l'usage de ces parties, voyez le chapitre IV de la seconde partie, pag. 143 & suivantes.

PLANCHE VI.

On y a exposé les ramifications des

vaiſſeaux ſpermatiques, le trajet qu'ils parcourent pour ſe rendre aux teſticules, & celui qu'eſt obligé de faire la liqueur ſéminale pour ſe rendre dans ſes réſervoirs.

1 1. Les teſticules dépouillés du ſcrotum.
2 2. Les muſcles nommés érecteurs.
3 3. Diviſion des artères & veines ſpermatiques détachées des gros vaiſſeaux pour ſe rendre aux teſticules.
4 4. Leur réunion pour ſe rendre aux teſticules au moyen d'une membrane qui les enveloppe.
5 5. Artères & veines honteuſes.
6 6. Le cordon ſpermatique avant de parvenir au teſticule.
7 7. Les canaux déférens qui conduiſent la liqueur ſéminale des teſticules aux véſicules ſéminales.
8. La veſſie avec les vaiſſeaux qui s'y diſtribuent.

Voyez pour les détails, le chapitre IV de la ſeconde partie, pag. 143 & ſuivantes.

PLANCHE VII.

Elle repréſente une portion du vaiſſeau déférent avec le corps du teſticule, pour donner une idée des trajets que l'humeur ſéminale eſt obligée de parcourir, afin d'acquérir toute ſa perfection.

1. Le corps du testicule, sur lequel on voit se ramifier l'artère préparante.
2. Le grand lobe de l'épididyme.
3. Lacis serpentins du vaisseau déférent.
4 & 5. *Idem.*
6. Le vaisseau déférent coupé pour laisser voir sa cavité.

Le chapitre IV, seconde partie, expose les fonctions du conduit déférent, & de quelle manière la semence s'y perfectionne.

PLANCHE VIII.

On y voit le testicule d'un animal préparé de manière qu'on y puisse découvrir les tuniques qui l'enveloppent & les vaisseaux spermatiques.

1 1. La tunique vaginale détachée du testicule.
2. Le grand lobe de l'épididyme.
3. Les contours serpentins du canal déférent.
4. Ce canal coupé à son extrêmité.
5. Le corps du testicule gonflé par l'humeur séminale.
6 6 6. Les vaisseaux spermatiques parcourant le trajet qu'ils ont à faire pour se rendre au testicule.

Voyez, pour l'explication, le chapitre IV de la seconde partie, pag. 143, 160—169.

PLANCHE IX.

Cette figure présente encore le testicule d'un chien dépouillé de ses tuniques, & où les épididymes sont plus sensibles que dans la planche précédente.

1. Le grand lobe de l'épididyme.
2. Le petit lobe de l'épididyme.
3. Le vaisseau déférent, sortant de l'épididyme.
4. Le même vaisseau lié au pli de l'aine de l'animal au moment du coït, afin que le gonflement en soit rendu plus sensible.
5. Le testicule gonflé par l'humeur séminale, avec les ramifications qui s'y distribuent.

6 6 6. Les vaisseaux spermatiques qui conduisent le sang au testicule.

Voyez, pour la description & l'usage de ces parties, le chapitre & les pages indiquées dans la planche précédente.

PLANCHE X.

On a mis dans cette planche la vessie, les vésicules séminales & les prostates, vues postérieurement, afin de donner une idée de la manière dont la liqueur séminale s'échappe après avoir quitté les testicules.

1 1. Les vésicules séminales gonflées par l'humeur qu'elles renferment.

2 2. Les conduits déférens, qui tranſmettent cette humeur des épididymes aux véſicules.
3. Le corps glanduleux ou proſtates.
4. Le fond de la veſſie.
5. Le canal de l'urètre, qui ſert de conduit à l'urine & à la liqueur ſéminale pour les tranſmettre au dehors.

Voyez, pour leur méchaniſme, le chapitre IV de la ſeconde partie, pag. 143, 165—176.

PLANCHE XI.

Elle repréſente les parties extérieures, qui, dans la femme, concourent à la génération.

1. Le pénil.
2. Le mont de vénus.
3 3. Les grandes lèvres.
4. La fourchette.
5. Le périnée.
6 6. Les nymphes.
7. Le clitoris.
8. Le méat urinaire.
9. Le conduit de la pudeur.
o o o o Les caroncules myrtiformes.

L'explication ſe trouve au chapitre V de la ſeconde partie, pag. 179—196.

PLANCHE XII.

Elle repréſente le fœtus environné

de ses membranes, préparées de manière qu'elles laissent appercevoir ce qu'elles contiennent. On suppose également la matrice ouverte, & la trompe de Fallope gonflée par la préparation.

1. L'extrêmité de la trompe de Fallope qui pénètre dans la matrice.
2 & 3. Cette trompe s'évasant à mesure qu'elle approche de son extrêmité.
4. La partie de la trompe qu'on nomme le morceau frangé.
5, 6, 7. Les portions de la matrice & des membranes qui enveloppent le fœtus avec le placenta.
8. Le fœtus déjà formé, avec le cordon qui va se ramifier au placenta.

Voyez, pour les explications, le chapitre IV, troisième partie, pag. 160 & suivantes.

PLANCHE XIII.

On a représenté deux enfans renfermés dans la matrice & au terme de leur naissance. Les matrices sont ouvertes à leur partie antérieure pour ne rien cacher de ce qu'elles renferment.

FIGURE 1.re

1. Le col ou l'orifice de la matrice dilaté pour le passage de l'enfant, qui se présente par les pieds.

3. Le placenta attaché au fond de la matrice & où se perd le cordon ombilical.
4. La naissance du cordon à l'ombilic.
6. Les bords ou parois de la matrice.

FIGURE 2.

2. L'orifice de la matrice.
4. Le placenta.
5. L'enfant dans une attitude opposée à la précédente.
6. Les bords de la matrice pour faire voir son épaisseur.

Voyez le chapitre IV, troisième partie, pag. 160 & suivantes.

PLANCHE XIV.

On a exposé dans cette figure trois enfans ayant un placenta commun. Ils sont disposés de manière qu'on peut observer dans l'un d'eux comment se termine le cordon à l'ombilic.

1. Le placenta.
2 2 2. Epanouissement des cordons ombilicaux dans le placenta, & comment ils s'y distribuent.
3 3 3. Le cordon ombilical en quittant le placenta.
4 4. Son insertion à l'ombilic.
5, 7, 7. Les tégumens du bas-ventre ouvert, pour laisser voir comment les vaisseaux ombilicaux pénètrent dans sa capacité.

6.

6 6. Structure intérieure du cordon.
8 8 8. Sa structure extérieure.

Voyez le chapitre & les pages indiquées dans l'explication précédente.

PLANCHE XV.

Elle représente différens vices de conformation, qui ont fait croire qu'il y avoit des personnes qui réunissoient les deux sexes, c'est-à-dire, des hermaphrodites.

FIGURE 1.re

Elle représente la première espèce d'hermaphrodites, ou crus tels par les anciens. C'est exactement un homme à qui rien ne manque des parties naturelles de son sexe; en observe seulement un défaut de conformation qui fait voir une fente, sans profondeur, située entre les testicules & l'anus.

FIGURE 2.

Dans cette espèce, les parties naturelles de l'homme sont comme dans la précédente. On observe seulement que les testicules écartés de chaque côté, laissoient voir aussi une fente ou enfoncement du scrotum à l'endroit de

la ligne que l'on nomme le *raphé*.

Rien ne prouve mieux combien les anciens aimoient à trouver du singulier, dans les choses les plus simples, que l'erreur dans laquelle ils ont été en regardant comme hermaphrodites les personnes qui se sont trouvé conformées comme dans les deux figures ci-dessus.

FIGURE 3.

On voit dans cette figure la conformation extérieure des individus, qui, de femmes se sont métamorphosés en hommes. Il est aisé de voir, par ce qui a été dit à ce sujet, que ces changemens n'ont rien de contraire aux loix de la Nature, lorsqu'ils sont dépouillés du merveilleux dont on les accompagne ordinairement.

Voyez le chapitre VI de la seconde partie, pag. 257—262.

FIGURE 4.

Elle représente les parties naturelles des femmes connues des Grecs sous le nom de *Tribades*, & dans lesquelles on s'obstinoit à prendre pour la partie distinctive de l'homme, le clitoris excessivement allongé.

Voyez le chapitre V de la ſeconde partie, pag. 200 & ſuivantes, & le chapitre VI, pag. 261 & ſuivantes.

FIGURE 5.

On doit placer cette eſpèce de conformation avec la précédente. Elle n'en diffère qu'en ce que le clitoris, par ſon volume, peut s'oppoſer aux approches de l'homme & rendre la copulation preſqu'impoſſible. C'eſt dans ce cas que les anciens regardoient un individu comme réuniſſant les deux ſexes, ſans pouvoir tirer parti d'aucun.

Voyez les pages indiquées dans la figure précédente.

Fin de la Deſcription Anatomique des Planches.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage.

A.

C.

D.

F.

G.

J.

L.

MOINES;

N.

O.

P.

T.

X.

Z.

Fin de la Table des Matières.

PRIVILEGE DÉFINITIF.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sr. *Le Houcq*, Libraire à Lille, Nous a fait expoſer qu'en exécution de l'art. XI. de l'Arrêt du Conſeil du trente Août mil ſept cent ſoixante dix-ſept, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie, il a remis entre les mains de notre amé & féal Conſeiller en nos Conſeils, le Sr. LE CAMUS DE NEVILLE, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Commiſſaire à ce député par ledit Arrêt, les titres ſur leſquels eſt fondée la propriété des Ouvrages pour leſquels il a ci-devant obtenu des Priviléges, pour, ſur le compte qu'il en ſeroit rendu à notre très-cher & féal

Chevalier, Garde des Scêaux de France, obtenir un Privilége dernier & définitif pour l'impreſſion & débit excluſif deſdits Ouvrages : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par le préſent Privilége dernier & définitif, de faire imprimer les Ouvrages ſuivans autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps porté aux articles dudit Privilége, le tout à compter de la date des préſentes : Savoir ; *de l'Homme & de la Femme, conſidérés phyſiquement dans l'état du mariage.—L'Elève de la Nature.—Le Voyage forcé.— Le nouveau Gil Blas*, pour cinq ans. Faiſons défenſes audit Expoſant après l'expiration du préſent Privilége, d'en ſolliciter le renouvellement, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe

puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de ſix mille livres d'amende. Ordonnons par ces préſentes, conformément à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Juillet 1778, qu'il ſera procédé par voie de plainte & information contre tous auteurs, poſſeſſeurs, diſtributeurs & fauteurs de contrefaçons, ſans que les peines portées par nos Lettres de Privilége puiſſent en aucun cas, & pour quelque cauſe que ce ſoit, être remiſes ni modérées, à la charge que ces préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du trente Août mil ſept cent ſoixante dix-ſept, à peine de déchéance du préſent Privilége. Qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits qui auront ſervis de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis

dans dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL: le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobs-

tant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-troisième jour de Septembre l'an de grace mil sept cent soixante dix-huit, & de notre règne le cinquième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Régistré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.° folio 8, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris ce 26 Septembre 1778.

A. M. LOTTIN, l'aîné, Syndic.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la nouvelle édition de l'ouvrage intitulé *de l'Homme & de la Femme, considérés physiquement dans l'état du mariage*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la réimpression. A Paris ce 25 Février 1778. *Signé*, CARDANE.

She loves and she confesses too;
There's then at last no more to do.
The happy Work's entirely done;
Enter the Town, which thou hast won,
The fruits of Conquest now begin;
Io Triumphe! Enter in
What's this, ye Gods, what can it be?
Remains there still an Enemy?
Bold honour stands up in the Gate,
And would yet capitulate;
Have I o'ercome all real foes
And shall this Phantome me oppose?
Noisie Nothing! stalking shade!
By what witchcraft wert thou made?
Empty cause of solid harms!
But i shall find out counter-charms
Thy airy devilship to remove
From this circle here of Love.
Sure i shall rid my self of thee
By the Night's obscurity,
And obscurer secrecy.
Unlike to every other Spright
Thou attempt'st not men t'affright
Nor appear'st but in the Light.

That Thyrsty drink that hungry
food i sought,
That wounded, Balm, is all my fault,
And thou in pity didst apply
The kind, and only remedy;
The cause absolves the crime, since me
So mighty force did move, so mighty
Goodness thee.

Qui tutta è la mia colpa perchè
~~esse~~ avendo sete, ho ricercato
la bevanda, essendo affamato
ho ricercato il cibo, ed essendo
piagato, ho ricercato il balsamo
Tu poi per compassione hai
applicato il un dolce, ed unico
rimedio, ~~[illegible]~~ il motivo assolve
la colpa, poichè una si potente
forza ha mosso me, una si
potente bontà te.

Houzzé King George
and freedom
of
England





